

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Etranger. Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Alexandre et Georges de Serbie sur les lignes de Monastir



LE PRINCE HÉRITIER ALEXANDRE (X) S'ENTRETIENANT AVEC UN OFFICIER FRANÇAIS

LE PRINCE GEORGES (X) ET L'INFIRMIÈRE-MAJOR D'UNE AMBULANCE ÉCOTSAISE

Le prince Alexandre de Serbie — héritier du trône et qui fut nommé régent lorsque son père, Pierre I^{er}, dut céder à la maladie et se reposer loin des charges du pouvoir — est, on le sait, commandant en chef de la vaillante armée de son pays. Son frère aîné, Georges, qui a abdiqué en sa faveur, a voulu, tout en ne participant pas à la direction des affaires serbes, être au milieu de ses

La superstition des titres officiels

M. Lloyd George, premier ministre du royaume britannique, vient tranquillement de mettre dans le nouveau cabinet constitué pour une guerre plus intense et pour la victoire des commerçants et des industriels.

Pour agir, des hommes d'action ! C'est un événement en Angleterre. En France, ce serait un scandale, dont aucun personnage officiel n'a jamais songé à prendre la responsabilité.

Voilà, si je compte bien, cent vingt-sept ans que nous avons fait une révolution — et quelle révolution : le monde en reste tout ébranlé et tout grondant ! — pour nous affranchir de toutes les prérogatives qui ne résultent pas du mérite personnel.

La valeur personnelle ! Chacun jugé d'après ses capacités et ses œuvres ! Le présent et l'avenir confiés, sans souci des broderies ni des apparences, aux hommes qui donneront la preuve de leur clairvoyance, de leur énergie, de leur pouvoir d'action sur les hommes, et qui, par leurs travaux résolument poursuivis, montrent qu'ils ne se sont pas rouillés dans les situations acquises ! Les titres, les grades, les parchemins, simples indices, certes dignes d'estime, mais qu'on ne prend en considération que sous bénéfice d'inventaire, et qui jamais ne doivent être exclusifs des capacités non officielles mais ayant réussi à faire leurs preuves.

Préceptes enseignés même pour le doux trantran et les nonchalances de la paix. Mais la guerre éclate. Tous les trop beaux rêves de fraternité humaine sont bouleversés. La mitraille, entassée par une effroyable préparation, écrase nos défenseurs, fait reculer nos lignes. Le territoire est envahi. La patrie est en danger. A peine, corrigeant nos insuffisants moyens de combat, l'héroïsme de nos soldats a-t-il immobilisé le Boche dans ses trous que nos alliés doivent reculer aussi sous l'inférieure pluie de feu et que les sous-marins allemands contraignent notre supériorité sur les mers. Tout de même, malgré certains succès, plus désagréables pour nous tous qu'efficaces pour elle, l'Allemagne, affamée, déçue dans ses convoitises, lasse de privations, s'alarme d'une résistance qu'elle ne réussit pas à vaincre et bat éperdument le rappel de toutes ses forces.

C'est alors que, dans cet empire rigoureusement hiérarchisé, où l'administration a presque autant de prestige que l'armée, où l'on s'incline presque dévotement devant les titres, où, avec emphase et déférence, on les fait sans cesse sonner à pleine bouche, dans ce pays de grotesque adulation pour le moindre « herr doktor », « herr professor », « herr direktor », etc..., on vit un gouvernement aristocratique, reposant sur le préjugé des titres, balancer sans hésitation ni scrupule, à l'heure du suprême raidissement pour le salut, hobereaux chamarrés, reluisants fonctionnaires, personnages pavoisés de titres et de décorations, du moment qu'ils ne donnaient pas ce qu'on attendait d'eux. Et, dans les plus hautes places, où l'on avait besoin de gens actifs et résolus, on installa des financiers, des industriels, des commerçants ayant conduit de main de maître leurs propres affaires.

Il faut croire que, malgré l'esprit de la Révolution, ce si simple changement d'habitudes et de méthodes était bien plus difficile dans notre démocratie. Si elle n'a plus beaucoup le respect des titres, elle en garde la superstition et n'ose tout de même pas s'en passer.

Lorsque les premiers mécomptes révélèrent trop bien qu'il y avait, çà et là, dans les rangs officiels, des personnages fatigués, incapables de faire face aux exigences d'une situation difficile, croyez-vous que l'on eut la pensée de recourir à des hommes, peut-être sans caractère officiel, mais tout désignés par leur esprit d'initiative et d'organisation, les entreprises heureuses où ils ont eu l'occasion de se révéler vraiment comme des chefs ?

Quelle erreur ! Dans notre démocratie, le « tchin » est sacré. Comment un ministre oserait-il chercher les hommes nécessaires en dehors de la hiérarchie ? On ne s'arrête pas une seconde à l'idée qu'on puisse trouver de bons ministres ailleurs qu'au Parlement. Et, pas une seconde non plus, même en temps de crise, on ne songerait à choisir le titulaire d'une fonction importante autrement que parmi les hauts-fonctionnaires. Le cas récent de M. Clavelle qui, partout où on l'a employé, multiplia les preuves d'énergie et de sens pratique, reste exceptionnel. Encore le ferme directeur du service des Transports, qui fut un parfait directeur des services des Munitions, après avoir accompli avec maîtrise une excellente œuvre de régénération à la tête des chemins de fer

de l'Etat, n'a-t-il été possible que parce que, tout en travaillant pour le bien public, il avait pris la précaution de conquérir quelques titres officiels un peu rassurants pour nos ministres timorés.

Pourtant, on en connaît de ces hommes pratiques et résolus qui font honneur au génie civil français par leurs vastes et heureuses entreprises. Que de noms surgissent dans nos mémoires ! On n'aurait que l'embarras du choix. J'en vois immédiatement deux ou trois de premier ordre. Un, entre autres, qui partout, depuis vingt ans, a montré, par des créations hardies, bien conçues, prospères, le plus merveilleux esprit d'organisation, sa puissance de travail, sa clairvoyance dans le choix des hommes et des moyens. Le ministère des Munitions ne peut pas l'ignorer. Que de choses il a créées, que de services il a rendus depuis la guerre !

Mais ce n'est qu'un homme d'initiative et de réalisation. Place au danseur ou, plus justement, au grand fonctionnaire et au bavard !

Georges Lecomte.

Ce que l'on dit

En attendant...

D'une façon à peu près simultanée, il y a eu ce moment des crises de politique intérieure dans la plupart des grands Etats belligérants. L'Allemagne elle-même n'y a pas échappé : M. Zimmermann vient d'y remplacer M. de Jagow. En Autriche, l'assassinat du comte Sturgkh n'a fait que concentrer les pouvoirs entre les mains des germanophiles. En Russie, nous venons de voir M. Sturmer céder la présidence du Conseil des ministres à M. Trépoff. En Angleterre, il y a un remaniement ministériel important. Il se peut que chez nous un phénomène analogue se manifeste.

Ces crises, chez nos ennemis comme chez nous, paraissent avoir une signification identique : il s'agit de donner une autorité plus grande à l'exécutif en vue de la guerre, de remettre les pouvoirs d'action à un plus petit nombre de mains, de confier une puissance aussi effective que possible à des compétences techniques. On sent partout qu'il faut tenter un suprême et formidable effort.

Celui de l'Allemagne n'est offensif qu'en apparence : elle est et reste l'assiégée, malgré toutes ses sorties. Celui des Alliés n'est défensif qu'en apparence : ils sont et restent les assiégés. Mais que les sorties de l'assiégé doivent être impressionnantes, rien n'est moins douteux. C'est en Orient qu'il peut espérer encore des succès, après en avoir obtenu déjà de regrettables en Roumanie. Il peut essayer de les pousser beaucoup plus loin — toujours dans la direction du sud-est.

Il peut aussi vouloir user, d'une façon plus large et plus déloyale encore que par le passé, de l'arme des sous-marins. Rendre le ravitaillement de l'Angleterre plus pénible, en même temps démontrer qu'il tient dans les Balkans des positions inexpugnables, tel est l'objet qu'il va poursuivre dans les mois prochains. On n'en saurait douter. S'il échoue, il aura virtuellement perdu la guerre. De là la nécessité de lui opposer une volonté infranchissable, des actes rapides, des hommes qui possèdent tous les instruments pour réaliser ces actes.

Pierre Mille.

Excelsior disait hier que les nuages de sauterelles qui viennent de s'abattre sur le Maroc allaient être « traités » par les gaz asphyxiants ; mais il y a une autre manière bien connue au Maroc de se débarrasser des sauterelles : c'est de les manger.

Dès la plus haute antiquité d'ailleurs, la sauterelle est regardée comme un aliment. Le but de Moïse, en condamnant les Egyptiens à la plaie des sauterelles, n'était pas de garnir le garde-manger des Pharaons ; pourtant, c'est ce même Moïse qui, dans le Lévitique, catalogue les sauterelles comme comestibles.

De nos jours, les Ethiopiens font une grande consommation de sauterelles. Ils en mangent à toutes les sauces, mais de préférence après les avoir conservées dans le sel. Elles tiennent dans les ménages de là-bas la même place que le petit salé chez nous.

Au Sénégal, les indigènes s'en régalaient aussi, et, dans les pays musulmans, la sauterelle jouit d'une égale estime. Le Coran en autorise l'usage. C'est même, avec le poisson, le seul animal qu'on puisse manger sans l'avoir, au préalable, écorché. Et, sui-

vant les Marocains, la sauterelle a un goût fort agréable. C'est pourquoi ils ne vont pas se trouver à plaindre, en cette période de vie chère qui se fait sentir jusque là-bas, de voir des provisions leur tomber du ciel.

Dans une baraque Adrian, que la D. E. S. de Bar-le-Duc a mise à sa disposition, une ex-cantinière s'est installée dans le but de contribuer à la suppression des mercantis.

Elle y a pleinement réussi. En effet, elle vend aux combattants du Mort-Homme, Vaux, Malancourt, etc., tant de denrées alimentaires qu'elle fait en moyenne un chiffre d'affaires quotidien de 10.000 francs.

La « mère Guillaume » sait satisfaire nos glorieux combattants ; elle a, en effet, l'habitude du militaire. Au moment de la déclaration de guerre, elle était cantinière du 20^e chasseurs, à Baccarat. Quand les Allemands envahirent cette ville, elle réussit, après trois jours d'occupation, à fuir en sauvant de nombreux blessés et la caisse des perceptions, qui contenait 500.000 francs.

Depuis, cantinière à Beaune, Mme Guillaume ne quitta ses chasseurs que pour s'installer à L..., le 20 août dernier. Elle vient de demander l'autorisation de tenir une seconde cantine sur le front, où, comme à L..., elle vendra à nos chers défenseurs du « pinard » à 0,85 le litre, du pouilly excellent à 2,75, du pommard à 3,25, du beurre très frais à 2,50 la livre, etc.

Le corps des zouaves, qui s'est couvert de gloire à Salonique, ne fait partie de l'armée française que depuis quatre-vingt-dix ans. Mais ce passé militaire, relativement court, peut faire envie à bien d'autres régiments de France.

Au cours de la conquête de l'Algérie, la France recruta des troupes parmi ces fières tribus arabes connues sous le nom barbare de *Zooaous*. Leurs exploits, sous le commandement de Lamoricière et de Cavaignac, suscitèrent un enthousiasme contagieux. Nombre de jeunes Français voulurent combattre dans leurs rangs. Sous l'uniforme mauresque, ils firent merveille en Crimée. Et le corps des zouaves devint une corporation fermée aux indigènes. Aujourd'hui encore, aucun Africain ne peut y servir.

On mène quelque peu campagne, en France, contre l'innocent plaisir, et souvent la nécessité, du thé de cinq heures.

Il faut convenir que nos alliés britanniques ont été inspirés de la même pensée, détail qui ne doit pas laisser sans étonnement si l'on se souvient de l'importance capitale que prend, à leurs yeux, l'*afternoon tea*.

Et pour souligner leur critique, les réactionnaires-contre-le-thé-d'après-midi, outre-Manche, affichent çà et là de petits carrés de papier où l'on peut lire cette critique fort ancienne — elle a 160 ans — publiée en 1756 par l'auteur inconnu d'un livre intitulé : *Le Mari, en réponse à sa femme* : « Je considère l'*afternoon tea* comme l'une des plus grandes superfluités que l'habitude ait introduites chez nous. J'ai calculé la dépense qu'il occasionne et je puis affirmer que cette pratique coûte à un ménage, même de goûts modérés, une somme de quarante à cinquante livres par an. »

Disons, pour être exact, que cette évocation d'un texte ancien ne porte pas grand effet.

Cette année, on offrira — et pour cause ! — beaucoup moins de livres de marrons glacés et de boîtes de chocolat aux étrennes !

Aussi la mode revient-elle des madrigaux et autres bluettes que les Français du dix-huitième siècle avaient coutume d'échanger pour le jour de l'an.

Nous pourrions citer telle loge d'actrice et tel salon gouvernemental où s'élaborent, à l'heure du thé, ces « cadeaux pour 1917 ». La mode est moins de créer de nouveaux vers que de redonner un tour d'actualité aux madrigaux anciens. Et le chauffeur de notre plus actif ministre est en train de « retaper » pour Son Excellence ce quatrain que Voltaire avait composé pour les étrennes du dauphin :

L'immortel Apollon vous donna la beauté,
Mais un dieu plus puissant, que j'implore en mes peines,
Voulut aussi me donner mes étrennes,
En vous donnant la libéralité !

Le Veilleur.



M^{me} GUILLAUME

Journal d'un neutre

Lorsque deux ou plusieurs personnes appartenant à l'une des nations belligérantes (mais, notamment à la France) causent ensemble de la guerre, j'ai observé qu'elles disent peut-être maintes paroles de trop : du moins elles ne se chamaillent jamais. En revanche, dès que deux ou plusieurs neutres abordent ce sujet, ils disent également maintes paroles de trop ; mais, de surcroît, ils en viennent très vite aux gros mots, et souvent aux coups.

Dans la conversation (la chose me paraît curieuse), ce sont les neutres qui cognent. Le nommé Azais, non pas celui qui tient un châlet de restaurateur au bois de Boulogne (passez-moi la plaisanterie bien parisienne), mais l'inventeur du système des compensations (excusez la pédanterie), souriait de cet esprit verbalement belliqueux des neutres, qui d'ailleurs ne suffit pas à rétablir l'équilibre entre eux et le reste de l'Europe mobilisée.

« Eh! objecterez-vous, que ne s'entretiennent les neutres d'autre chose, par exemple de leurs pacifiques petites affaires? »

Vous en avez de bonnes! Ils veulent-te bien, mais ils ne peuvent-te pas. J'emprunte cette expression, ainsi que la bizarre orthographe, d'un poilu à qui je sers de parrain : il reçoit de moi, chaque semaine, une missive avec le paquet. Sans insister; car la gauche donne, la droite ignore.

Les neutres veulent-te bien parler d'autre chose, ils ne peuvent-te pas. C'est plus fort qu'eux. Même à la cour, où, selon la chronique, les repas de famille ne se déroulent pas dans la concorde. Le roi, qui dit *Nous voulons*, dit :

— Nous ne voulons plus qu'on en cause.

Baste! Les laquais changent les assiettes, et la guerre revient sur le tapis ou sur la nappe.

Rappelez-vous, à propos de certaine affaire — histoire ancienne — certaine estampe du dessinateur Caran d'Ache, dont la légende était : « Ils en ont parlé! »

En conséquence de quoi, la marmaille roulait parmi les porcelaines brisées sous la table, et la belle-maman plantait sa fourchette dans le derrière du petit chien.

Je me suis laissé dire par mes relations de la Carrière qu'ainsi vont les choses en certaines cours, et que souvent la reine mère fait ce geste de *quos ego*, qui s'achève au râble d'Azor.

Si les grands de la terre oublient leur dignité jusqu'à commettre de tels excès, qui tiendrait rigueur à de simples représentants de commerce pour des procédés similaires? Personnellement toutefois, je l'avoue, je préférerais que notre petit monde en fût exempt et que rien ne troublât la fête de nos agapes confraternelles. Mais les passions sont déchainées!

En toute franchise, ai-je le droit de me plaindre? Qui frappe de l'épée, il périra par l'épée. Je ne porte pas à ma ceinture l'arme blanche, mais je donne de la pointe dans les occasions, ayant l'esprit mordant. Si l'on me riposte, je crie :

— Holà! Pas de jeu!

Qui ne fait de même? C'est humain.

Pas plus tard qu'hier me fut un dîner de corps gâté, duquel je me promettais bonne chère et grand plaisir, par une tête générale des convives à mon adresse. Ils venaient des quatre points cardinaux et résumaient, pour ainsi dire, avec la rose des vents, toute la carte d'Europe.

Mon caractère altruiste ne souffre pas l'animadversion. Sentant dès le potage (crème du Barry), précédé d'huîtres, que j'en allais avoir l'appétit coupé, je demandai carrément quelle mouche les piquait.

A l'envi me répondirent-ils que la délibération du Conseil fédéral en était cause, et qu'ils étaient bien fiers que leurs gouvernements respectifs eussent protesté contre l'envoi en esclavage des populations belges et françaises septentrionales, loin d'imiter la réserve du mien.

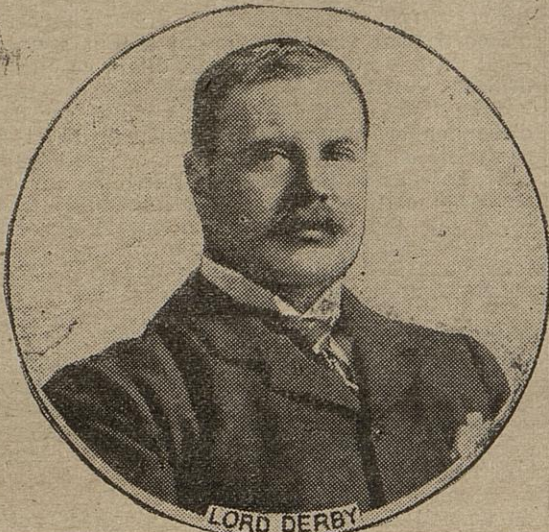
Si je me rebéquai, vous pensez! Ce n'est rien de le dire! Vertement répliquai-je que le Conseil fédéral est quelqu'un et Schanzli est un autre. Je déclinai toute responsabilité individuelle et, pendant que j'y étais, ma part de la collective. J'étais si ému que je retournai au contre-filet renaissance jusqu'à trois fois sans m'en apercevoir!

Un peu lesté, je me ressaisis, et tant pour me montrer sous un plus favorable jour que par gracieuseté pour un Américain lequel semblait me ménager, j'entonnai les louanges du président Wilson. Je ricanai de ceux qui l'avaient obstinément méconnu et daubé sur ses notes, au point de n'avoir pas compris dans le moment que sa réélection était pour les Boches un coup. Je m'écoutais ainsi parler quand un tollé m'interrompit : « Tu vois la paille dans l'œil du voisin », me criait celui-ci. Et un autre : « Rappelez vos souvenirs! » Un troisième : « Si chaque soir, avant de vous mettre au lit, vous prenez des notes, relisez-les! »

Je les ai relues. Je ne fais nulle difficulté de reconnaître que j'y ai trouvé plus de téméraires jugements que je n'aurais cru sur le respectable président. Eh bien! quoi? Je les réforme! Il me souvient d'avoir vu dans la *Nouvelle Héloïse*, du citoyen de Genève, que le véritable honneur consiste à ne pas s'enfêter quand on a tort et à ne pas mettre le fer en main.

La crise ministérielle anglaise

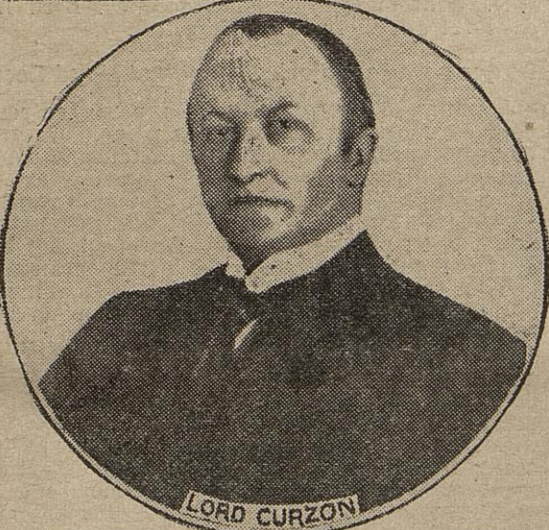
M. Lloyd George réussira sans doute à constituer le ministère



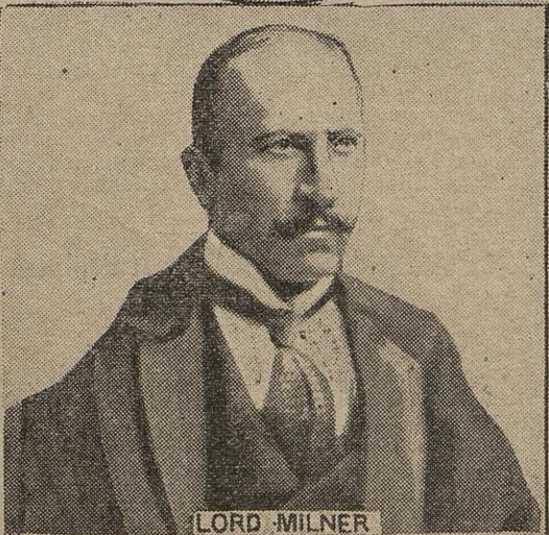
LORD DERBY



LORD SELBORNE



LORD CURZON



LORD MILNER

Quelques-uns des collaborateurs dont M. Lloyd George s'est assuré le concours.

LA SITUATION MILITAIRE

La retraite des Roumains continue

LES BULGARES SUBISSENT UN ÉCHEC EN MACÉDOINE

Après la grande bataille qui s'est terminée par l'occupation de Bucarest, les deux armées ont commencé à manœuvrer, l'une cherchant à entamer la poursuite, et l'autre à l'éviter. Jusqu'ici, les Roumains ont réussi à ne se laisser accrocher nulle part. L'ennemi ne mentionne aujourd'hui, comme prisonniers, que les arrière-gardes des troupes qui défendaient la ligne de la Prahova et ce qui restait des forces coupées du gros dans la région d'Orsova. On peut donc espérer que l'armée roumaine atteindra sans difficultés ses positions de repli et aura le temps de s'y reformer.

Sur les autres fronts, l'ennemi manifeste une certaine activité, toute locale d'ailleurs, mais qui témoigne la volonté de ne pas se laisser prendre au dépourvu. Devant Verdun, la lutte d'artillerie reste assez vive. Une contre-attaque nous a rendu la majeure partie des tranchées perdues le 6 décembre, à la cote 304. En Galicie, c'est l'artillerie de tranchées qui bombarde les lignes russes, au sud de Brody, sur la Graberka. Dans les Carpathes boisées et à la frontière de Moldavie, les attaques et les contre-attaques se succèdent sans perdre en aucun point les proportions d'un combat véritable : les deux adversaires se mettent réciproquement à l'épreuve et cherchent à se surprendre.

En Macédoine, les Bulgares, appuyés de troupes allemandes, n'ont cessé de contre-attaquer les Serbes avec violence à l'est de la Cerna. Après s'être emparés de quelques tranchées à l'extrémité de ce front, sur les pentes du mont Sokol, ils ont étendu leur action à l'ouest, jusqu'à Staravina ; ils ont donné trois fois l'assaut et, trois fois, ont été repoussés.

Ces diversions ne doivent pas nous donner le change sur les projets de l'ennemi. Tout son effort est dirigé, pour l'instant, contre la Roumanie, et il entend rester, partout ailleurs, sur la défensive, mais sans négliger pour cela aucune occasion de pousser des reconnaissances vers nos lignes ni de nous tenir en alerte.

Telles sont, pour le moment, ses intentions. Elles peuvent changer bientôt, s'il considère la campagne de Roumanie comme terminée et constitue devant la Moldavie un front défensif. Nous voulons espérer que cette éventualité a été prévue.

Jean Villars.

LA SITUATION POLITIQUE

Des décisions gouvernementales doivent suivre le vote de la Chambre

Ainsi qu'il était facile de le prévoir, un conseil des ministres exceptionnel a été tenu, hier matin, à l'Élysée, pour examiner la situation nouvelle résultant du vote émis jeudi soir par la Chambre, lequel constituait, en somme, une approbation du programme que le président du Conseil s'est engagé à réaliser :

« Réorganisation du commandement ;

« Concentration, sous une direction restreinte, de la conduite générale de la guerre et de l'organisation économique du pays. »

A l'issue de ce conseil des ministres, qui s'est prolongé assez tard, la note suivante a été communiquée :

« Après l'examen de la situation militaire et diplomatique, le Conseil a envisagé les mesures que comporte le vote de la Chambre. »

Le gouvernement ne veut rendre publiques ces mesures que lorsqu'elles seront réalisées par des décisions officielles. Gardons-nous donc de faire sur celles-ci des pronostics que les événements pourraient démentir comme d'ailleurs d'enregistrer tous les bruits qui ont circulé hier dans les couloirs du Palais-Bourbon.

Il est évident, toutefois, que des pourparlers sont actuellement engagés, tant en vue de la réorganisation du commandement des armées,

LA CRISE MINISTÉRIELLE ANGLAISE

Le cabinet Lloyd George est en très bonne voie

Le ministère concentré, le ministère d'action que M. Lloyd George travaille à constituer a fait de très sensibles progrès dans la journée d'hier. Il y a tout lieu de croire que M. Lloyd George réussira.

Une des particularités les plus remarquables de sa situation, c'est qu'il ne tient pas seulement du roi son mandat de former le cabinet. Il le tient aussi de l'opinion publique. Si ce mot ne jurait pas avec les mœurs politiques et l'esprit des institutions du Royaume-Uni, on pourrait dire que M. Lloyd George a été plébiscité par le peuple anglais, qui voit en lui l'expression de l'énergie et de la volonté nationales.

Mais, dans le Parlement, M. Lloyd George ne trouve peut-être pas la même faveur. Il ne faut pas oublier que la majorité de la Chambre des communes était favorable à M. Asquith, et que c'est l'initiative de M. Lloyd George, et non pas du tout un vote de la Chambre, qui a déterminé la retraite du « premier ». M. Lloyd George s'est donc, en quelque sorte, imposé au Parlement, dont toute une partie semble n'avoir pas accepté de bon gré cette espèce de carte forcée.

C'est justement parmi les libéraux restés fidèles à M. Asquith que M. Lloyd George aura rencontré l'opposition la plus vive, tandis qu'il est assuré de l'appui, sans conditions, du parti conservateur. Etrange renversement des rôles pour l'homme d'Etat radical et socialiste qui aura, pendant quelques années, incarné en Angleterre la démagogie, la lutte contre l'aristocratie et la propriété ! Aujourd'hui, c'est une autre sorte de guerre que mène M. Lloyd George. Il la mène avec la même vigueur et il ne regarde pas à la composition des troupes qu'il a derrière lui, pas plus que ses troupes ne se rappellent son fanion d'hier, parce qu'il porte aujourd'hui le drapeau du pays.

Avec les conservateurs et une importante fraction du parti libéral, M. Lloyd George aura avec lui une notable fraction des travaillistes, dont plusieurs représentants, d'ailleurs, doivent entrer dans son cabinet. Qui sait si, avec ces éléments divers, mais rassemblés par le même souci, celui du salut public, M. Lloyd George ne formera pas un nouveau parti, un nouvel « unionisme », où conservateurs et radicaux fusionneraient ? Rien ne serait plus conforme aux traditions britanniques. Comme chef d'un torysme rajeuni, en dépit de ses origines avancées, M. Lloyd George a d'ailleurs un illustre modèle : un Chamberlain aura fait avant lui la même évolution.

Jacques Bainville.

La composition probable du ministère

LONDRES, 8 décembre. — Suivant des renseignements obtenus par le *Daily Chronicle*, la liste approximative du nouveau ministère serait la suivante :

Présidence du Conseil. LLOYD GEORGE.
Finances BONAR LAW.
Guerre LORD DERBY.
Affaires étrangères... LORD MILNER.
Colonies LORD CURZON.
Munitions Docteur ADDISON.
Amirauté LORD SELBORNE.
Intérieur ELLIS GRIFFITH, député gallois.

Pensions BARNES, député ouvrier.

Le docteur Addison, déjà titulaire du sous-secrétariat d'Etat aux Munitions dans le cabinet Asquith, deviendrait ministre du même département.

M. Ellis Griffith, ami personnel de M. Lloyd George, représente une circonscription du Pays de Galles.

Enfin, sir Robert Finlay vient d'accepter, d'après l'*Exchange Telegraph*, les fonctions de lord chancelier dans le nouveau cabinet.

Le député ouvrier Henderson, M. Balfour et sir Edouard Carson occuperaient également des postes dans le nouveau gouvernement.

D'après la *Press-Association*, lord Grey aurait déclaré, pendant le meeting libéral qui a eu lieu au Reform Club, que M. Balfour serait secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères dans le nouveau ministère. Lord Robert Cecil resterait sous-secrétaire d'Etat.

Les libéraux donneront leur appui à la nouvelle combinaison

L'attitude du parti libéral, assez incertaine jusqu'à présent, s'est nettement dessinée au cours de la

constitution d'un cabinet Lloyd George apparaît donc maintenant comme certaine.

LONDRES, 8 décembre. — M. Asquith a prononcé un discours important à la réunion du parti libéral et fait ressortir la nécessité et l'importance d'accorder un vigoureux appui à tout gouvernement dont le but est d'obtenir, dit-il, ce que nous désirons tous : la victoire.

Il explique ensuite qu'il avait cru de son devoir d'abandonner, non pas la direction du parti, mais son poste de premier ministre. Il a ajouté qu'il ne craignait pas le jugement de l'Histoire en ce qui concerne cette guerre. Il est impossible d'isoler les événements de la semaine passée des événements précédents. Il y a eu une campagne de calomnies dirigée contre quelques-uns de ses anciens collègues unionistes, mais surtout contre lord Grey et contre lui-même. « Ces accusations, a déclaré M. Asquith, ne sont nullement fondées. Le comité de la guerre a été une administration efficace. »

Parlant des propositions de M. Lloyd George, tendant à former un comité de guerre de trois membres seulement, à l'exclusion du premier ministre, M. Asquith a déclaré qu'il avait répondu que, quelles que soient les innovations apportées, le premier ministre devait avoir la présidence du conseil de la guerre. Les unionistes ont répondu alors que si M. Asquith ne démissionnait pas ils remettraient, eux, leur démission. Les amis de M. Asquith furent unanimes à lui conseiller de ne pas rester dans un gouvernement avec un poste subalterne.

Répondant ensuite à un vote de remerciements, M. Asquith a déclaré qu'il désirait pouvoir donner tout son appui au nouveau gouvernement. Tous ses collègues ont agi de leur propre mouvement et n'ont subi aucune influence dans la conduite qu'ils ont adoptée.

M. Eugène Wason, président de la section écossaise du parti libéral, a présenté une motion exprimant la confiance de l'Assemblée en M. Asquith et assurant le nouveau gouvernement de son complet appui dans toute mesure prise en vue de conduire la guerre avec énergie et décision.

Cette résolution a été votée par acclamations. Dans la foule qui s'était attroupée devant le Reform Club pour voir arriver les députés et les pairs libéraux, quelques femmes appartenant au parti suffragiste se sont livrées à des manifestations.

M. Winston Churchill fut acclamé. Lord Haldane fut sifflé par les suffragettes.

Ce que sera la majorité du cabinet Lloyd George

LONDRES, 8 décembre. — On peut entrevoir déjà ce que sera l'attitude des principaux groupes parlementaires au sein de la nouvelle combinaison.

Au cours d'une réunion du groupe travailliste parlementaire et du comité exécutif national, tenue sous la présidence de M. Wardle, la majorité a décidé que les travaillistes participeraient au gouvernement et a voté la résolution suivante :

« Nous exprimons le ferme espoir qu'en cette heure de crise suprême le nouveau gouvernement essaiera de régler la question de l'Irlande, afin d'obtenir dans la plus large mesure la coopération de toutes les forces et de toutes les énergies de la nation et de l'empire. »

On affirme de bonne source que M. Asquith et ses collègues ont l'intention de coopérer entièrement avec le gouvernement, comme l'ont fait M. Bonar Law et les unionistes au commencement de la guerre.

M. Lloyd George a reçu de nombreux télégrammes de félicitations, notamment de M. Hughes, président du Conseil australien, et de M. Holman, président du Conseil de la Nouvelle-Galles-du-Sud.

Le nouveau premier ministre dispose, selon la *Morning Post*, de la grande majorité des unionistes, de 70 à 80 voix libérales et d'une vingtaine de voix travaillistes. La majorité du nouveau cabinet est donc déjà constituée.

La situation ministérielle et l'opinion

EN ANGLETERRE

LONDRES, 8 décembre. — Du *Times* :

« La formation du nouveau ministère est la victoire de ceux qui désirent que la guerre soit dirigée avec vigueur. »

Son article est intitulé : « La fin du Pacifisme. »

Des *Daily News* :

« Il y a des raisons de croire que Lloyd George proposera prochainement un vaste système d'enregistrement national de tous les citoyens anglais, enregistrement qui aurait pour objet de déterminer les aptitudes particulières de chaque citoyen, à l'égard de sa collaboration dans les travaux de

Du *Daily Mail* :

« On ne constitue pas un nouveau ministère national en se basant sur les règles traditionnelles des partis. Le gouvernement comprendra des hommes qualifiés de tous les partis. »

« Lloyd George, en effet, a obtenu l'appui de plusieurs libéraux en même temps qu'il obtenait l'adhésion du parti ouvrier. En outre, Lloyd George a appelé à lui des hommes appartenant au commerce, à l'industrie qui ne sont pas des hommes politiques et n'ont pas de relations avec les partis politiques. »

EN ALLEMAGNE

La *Deutsche Tageszeitung* (conservatrice) écrit sur le même sujet :

« Asquith s'est retiré parce qu'il ne pouvait plus se maintenir. Ceux qui l'ont renversé se croient supérieurs et estiment disposer de meilleurs collaborateurs. On veut des hommes forts dont l'action serait efficace. Lloyd George, Carson, etc., passent pour être ces hommes. Qu'ils en fassent la preuve ! Leurs actes, à ce titre, nous intéresseront. Gardons-nous surtout de nous féliciter de ces changements comme on l'a fait en Allemagne à l'occasion des changements ministériels antérieurs chez nos ennemis. »

M. Asquith refuse la pairie

LONDRES, 8 décembre. — Du *Daily Chronicle* : « M. Asquith a reçu, hier, une lettre autographe du roi exprimant à l'ancien premier ministre sa reconnaissance pour les longs et signalés services qu'il a rendus à l'Etat et lui offrant, en gage de sa gratitude, le titre de comte et l'ordre de la Jarretière. »

On assure que M. Asquith a cru devoir décliner les deux flatteuses distinctions qui lui étaient gracieusement offertes par le souverain. »

Nouvelles nominations dans l'Amirauté britannique

LONDRES, 7 décembre. — Un communiqué officiel de l'Amirauté annonce que l'amiral sir Alexander Bethell a été nommé commandant en chef de la base navale de Plymouth, en remplacement du vice-amiral sir George Warrender, relevé pour raisons de santé ; d'autre part, sir Somerset Gough-Calthrope, faisant fonctions de vice-amiral, est nommé amiral commandant la garde des côtes et ses réserves, en remplacement de l'amiral Bethell. (Radio.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Vendredi 8 Décembre (859^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, nous avons rejeté l'ennemi d'une partie des éléments de tranchées qu'il avait occupés le 6 sur les pentes de la COTE 304.

23 HEURES.

Sur le front de la Somme, assez grande activité de l'artillerie DANS LE SECTEUR DE BOUCHAVESNES ET DEVANT BIACHES.

EN FORET D'APREMONT, au cours d'une attaque lancée ce matin, l'ennemi a pris pied dans quelques éléments de tranchées. Une vive contre-attaque de nos troupes l'en a immédiatement rejeté. Rien à signaler sur le reste du front.

Communiqué britannique

11 HEURES.

Rien à signaler au cours de la nuit en dehors d'un bombardement intermittent réciproque.

Communiqués de l'armée d'Orient

7 décembre.

Dans la nuit du 6 au 7, les Germano-Bulgares ont violemment contre-attaqué les positions serbes de la région de STARAVINA A L'OUEST DE LA CERNIA. Trois assauts successifs ont été nettement repoussés par nos alliés.

Le mauvais temps général a empêché les opérations pendant la journée du 7.

COMMUNIQUÉ SERBE

Au cours de la journée d'hier, combats sérieux sur tout le front.

Dans la région AU NORD DE GRUNISTA, l'ennemi, sensiblement renforcé, avait tenté plusieurs fois de reprendre les positions perdues. Toutes ses tentatives ont été repoussées avec de grandes pertes pour l'ennemi.

Les combats continuent.

EVIAN SAISON CACHAT de Mai à Octobre

LA SITUATION EN GRÈCE

Vigilance et méfiance

En face du blocus décrété et appliqué par les Alliés et des mesures qui se préparent, l'attitude du gouvernement hellénique reste indécise. Comme il n'y a pas lieu de penser que les intentions du roi Constantin et de son entourage à l'égard de l'Entente se soient améliorées, et même bien au contraire, la plus grande vigilance reste à l'ordre du jour.

D'ailleurs, toutes les mesures de précaution sont prises pour garantir la sécurité de nos troupes et pour éviter le retour de guet-apens comme celui du 1^{er} décembre, sinon même ce que nos ennemis d'Athènes pourraient méditer de pire.

Les ministres des puissances neutres interviennent à Athènes

ATHÈNES, 8 décembre. — Les ministres d'Espagne, des Etats-Unis et des Pays-Bas à Athènes ont fait une démarche auprès du gouvernement hellénique pour exprimer leur réprobation des actes de violence commis le 1^{er} et le 2 décembre par les officiers et soldats de l'armée régulière grecque.

Ils ont insisté sur l'impression pénible produite à l'étranger par leur conduite.

Le blocus est effectif depuis hier

Le blocus total des côtes grecques est effectif depuis hier matin vendredi.

Un certain nombre de nationaux français, qui viennent de quitter Athènes, se sont embarqués à destination de la France.

Opérations de police

ATHÈNES, 8 décembre. — Les autorités navales alliées ont procédé à Syra à des opérations de police rendues nécessaires par certains agissements suspects. Plusieurs arrestations ont été opérées.

Le préfet a été remplacé par un fonctionnaire de la préfecture.

Aucun désordre ne s'est produit, toutes les mesures ayant été prises pour assurer la tranquillité de l'île.

Nouvelle démission

ROME, 8 décembre. — On annonce que M. Coromillas, ministre de Grèce à Rome, aurait donné sa démission.

M. Coromillas a occupé le poste de ministre des Affaires étrangères dans le cabinet Venizelos pendant la guerre balkanique.

Cette information, toutefois, n'est pas officiellement confirmée.

La préméditation du roi Constantin

Le Bureau Macédonien communique une série de témoignages et de documents établissant indiscutablement la préméditation du roi Constantin dans l'affaire du 1^{er} décembre :

1^o Il ressort de correspondances postales particulières parvenues hier à Paris et datées du 26 novembre qu'à cette date, déjà, il était de notoriété publique à Athènes que les royalistes grecs avaient reçu l'ordre formel d'opposer la violence à tout nouveau débarquement des Alliés et de tirer impitoyablement contre les contingents qui auraient débarqué ;

2^o Les télégrammes relatant les événements d'Athènes font connaître que de nombreux détachements royalistes étaient placés dans l'intérieur du jardin royal. Or, une telle disposition n'avait pu être prise sans une autorisation expresse du roi, et la fusillade qui surprit le contingent français cantonné au Zappeion partit de ce jardin ;

3^o Les journaux athéniens parus avant les événements du 1^{er} décembre et parvenus hier à Paris publient le texte de la lettre du 8/21 novembre par laquelle M. Lambros, président du Conseil grec, annonce à l'amiral Dartige du Fournet qu'il « oppose à sa demande du 3/16 novembre (relative à la remise des canons, des armes et des munitions grecs) un refus absolument catégorique.

L'amiral français ayant répondu à ce refus par une lettre du 11/24 novembre, où il déclarait que « les ordres en vertu desquels il agissait ne laissaient pas de place à une longue discussion » et que, « s'il ne recevait pas satisfaction, il se trouverait obligé de prendre, à partir du 1^{er} décembre, les mesures exigées par la situation », M. Lambros eut le 24 novembre, à 11 heures du matin, un long entretien avec le roi Constantin ; le souverain reçut peu après le général Kallaris, commandant des troupes qui, une semaine plus tard, devaient attaquer les Alliés. Le même jour, à 15 heures, un long conseil de guerre fut tenu, auquel prirent part le général Kallaris, le général de division Yannakitsas, le commandant de la place d'Athènes et le chef d'état-major colonel Stratigos. On se concerta sur les moyens convenables à l'exécution des ordres donnés par le roi au général Kallaris.

A 16 h 30, après la remise de la note de l'amiral, un nouveau conseil de guerre réunit au palais, sous la présidence du roi, M. Lambros, les généraux

Kallaris, Sotilis, Yannakitsas et le colonel Stratigos.

Des résolutions secrètes (d'après le journal *Athinai*) furent prises qui reçurent leur sanction dans un conseil des ministres ultérieur. A l'issue de ce conseil, l'*Athinai* (journal indépendant, antivenizéliste), annonçait (N^o 12/25 novembre 1916) que « l'opinion qui prédomina fut que le gouvernement devrait maintenir son point de vue initial (négalif) sur la livraison des armes ».

Ces détails indiquent d'une façon tout à fait nette que la responsabilité de tous les organes officiels de la Grèce (couronne, gouvernement, état-major, chefs militaires) était formellement engagée dès le 24 novembre dans les événements qui, prémédités et provoqués par eux, devaient se produire sept jours après. (Radio.)

L'église grecque de Paris ne prie plus pour Constantin

Chaque dimanche, des prières pour le roi et la reine de Grèce étaient prononcées, au cours de la messe, à l'église grecque de Paris. Déjà les membres de la colonie ne respectaient plus cette coutume qu'avec peine, puis, pour la deuxième fois, dimanche dernier, des protestations s'élevèrent. L'attentat d'Athènes les en aura, du moins, définitivement libérés.

L'euphorie de l'église, convoquée par son président, M. Triantaphylides, vient, en effet, de décider leur suppression en raison de l'attitude royale, qui ne prête plus à aucune équivoque. En outre, l'archimandrite Vasilakis a reçu une délégation de notables grecs et leur a volontiers promis qu'à partir d'aujourd'hui les noms de la famille royale ne seraient plus évoqués dans son église.

Il est à signaler aussi que M. Constantin Embiricos, très honorablement connu à Paris, vient de faire don aux marins français « victimes de l'odieuse agression d'Athènes », ou à leurs familles, d'une somme de cinq mille francs.

Deux démissions dans le ministère bavarois

ZURICH, 8 décembre. — Le ministre de l'Intérieur bavarois, baron von Soden, et le ministre de la Guerre, baron Kreiss von Kreissen Stein, se retirent du ministère. Le successeur de von Soden sera le président von Brettreich.

Le cuirassé "Suffren" perdu corps et biens

Le ministre de la Marine nous faisait parvenir hier la note suivante, douloureusement éloquent dans son laconisme :

Le cuirassé Suffren, parti le 24 novembre de Gibraltar pour rejoindre Lorient, n'est pas encore arrivé à sa destination, et depuis on n'a reçu de

Comment s'effectua l'occupation de Bucarest

La version allemande

On s'y attendait. L'agence Wolff, fidèle à ses traditions, a publié un rapport détaillé sur l'occupation de Bucarest, par les troupes de Mackensen.

Ce rapport, évidemment estampillé par le gouvernement, présente les faits sous le jour qui semble le plus propre à frapper l'imagination des neutres. Berlin n'agit pas autrement lors de la bataille navale du Jutland.

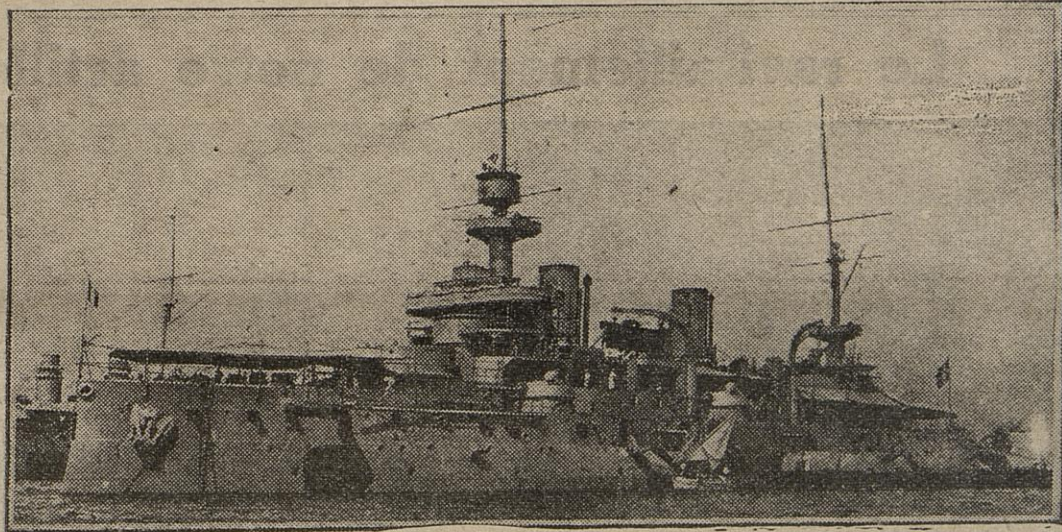
Voici le texte de ce curieux document :

Le 5 décembre, à 10 h. 1/2 du matin, le capitaine d'état-major Lange fut envoyé en parlementaire au commandant roumain à Bucarest, avec une lettre du maréchal de Mackensen demandant la reddition de la place forte. Une autre lettre faisait connaître à ce commandant qu'on ouvrirait le feu sur la place forte si le parlementaire n'était pas de retour dans les vingt-quatre heures. Le capitaine Lange fut reçu aux avant-postes roumains par un général qui le conduisit, les yeux bandés, en automobile, à Bucarest.

Le 6 décembre au matin, avant le délai accordé, le parlementaire était de retour. Le commandant supérieur de l'armée roumaine du Danube avait refusé d'accepter la lettre du maréchal de Mackensen en alléguant que « Bucarest n'était pas une place forte, mais une ville ouverte, qu'elle ne possédait ni forts armés ni aucunes troupes destinées à la défendre, qu'elle n'avait ni gouverneur ni commandant ». Le capitaine Lange avait répondu en insistant sur le caractère de Bucarest comme place forte, ajoutant que cette réponse dilatoire n'empêcherait pas la continuation des opérations allemandes.

Des éléments du corps de cavalerie Schmetlov s'emparèrent, le 6 décembre au matin, d'un fort du front nord. Des détachements du 34^e corps d'armée arrivèrent ensuite sur la ligne des forts, depuis le front ouest jusqu'au front nord. L'adversaire opposa avec son infanterie une résistance qui fut vite brisée. Les éléments de l'armée du Danube franchirent la ceinture des forts et pénétrèrent dans la ville, où ils ne trouvèrent pas d'ennemis.

Les troupes entrant à Bucarest furent accueillies avec enthousiasme ; on leur jetait des fleurs. Le maréchal Mackensen se rendit en automobile sur la place du Palais-Royal où on le reçut en lui remettant des bouquets de fleurs.



Le cuirassé "Suffren"

lui aucune nouvelle. Le ministère de la Marine considère le bâtiment comme perdu corps et biens.

Aucun renseignement complémentaire n'a pu être donné. La cause du sinistre est toujours inconnue. Le *Suffren* a-t-il été torpillé ? Les radios allemands auraient signalé certainement un pareil succès de leurs sous-marins. Ces derniers ont posé de nombreuses mines sur la côte du Portugal ; le *Suffren* en a-t-il heurté une ?

L'officier qui le commandait, le capitaine de vaisseau Guépin, était d'une valeur éprouvée. Il avait servi sur l'*Indomptable*, le *Chanzy*, le *Condor*, le *Desaix*, le *Coutelas* et la *Vérité*. Quand la guerre éclata, il commandait le *Carabinier* et la deuxième escadre de torpilleurs de la première armée navale.

Le *Suffren* datait de l'ère antérieure au type *Patrie*. Il déplaçait 12728 tonnes avec une vitesse qui pouvait dépasser 18 nœuds. Il avait 125 m. 50

de longueur, 21 m. 10 de largeur ; ses machines développaient une puissance de 16.700 chevaux. Pour l'offensive, il présentait quatre canons de 305 millimètres, dix de 164, huit de 100 et vingt-deux de 47, plus deux tubes lance-torpilles sous-marines. Il était protégé par un cui-

rassement de 76 m/m au pont, de 274 au blockhaus du commandant, de 300 à la ceinture, de 290 aux positions de la grosse artillerie et de 110 aux positions de l'artillerie moyenne. Vingt-deux officiers et 654 hommes d'équipage le menaient au combat.

A partir du mois d'août 1914, le *Suffren* ne cessa de servir vaillamment. Il portait, aux Dardanelles, le pavillon de l'amiral Guépratte. Il bombardait, le 19 février 1915, les forts extérieurs ; il attaquait, le 25 février, Seddul-Bahr, et il participait à cette action du 18 mars, dans le goulet, au cours de laquelle le *Bouvet* fut coulé et le *Gaulois* gravement atteint, et qui valut à l'escadre française les félicitations de l'amiral anglais.

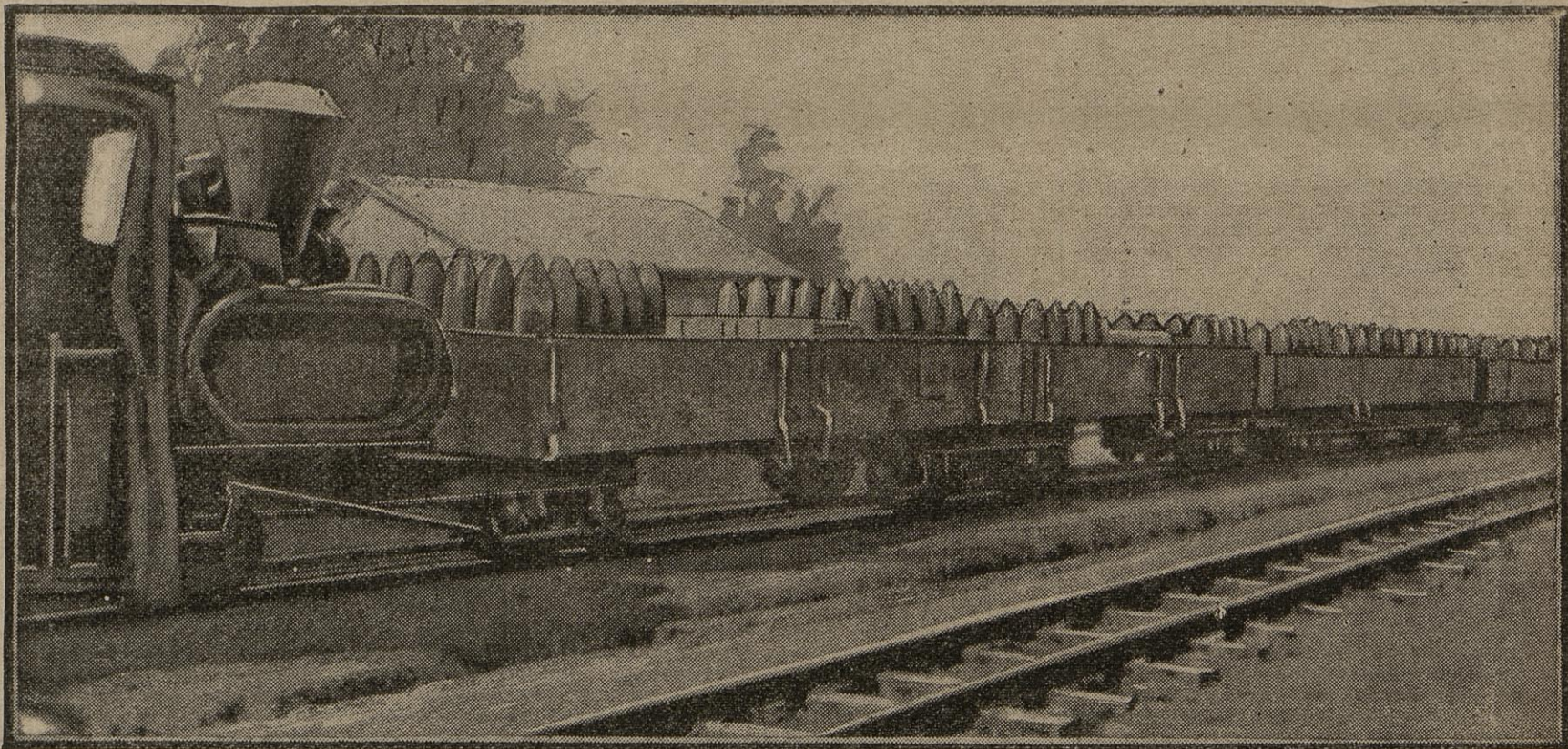
BENEDICTINE "la Grande Liqueur Française
TONIQUE - DIGESTIVE

L'AÉRO CLUB FÊTE NOS ROIS DE L'AIR



On sait que l'Aéro Club de France a, depuis le début de la guerre, accordé un certain nombre de médailles d'or à nos principaux « as ». Avant-hier encore, il décernait cette flatteuse distinction à plusieurs héros à qui revient l'honneur de bombardements en terre étrangère, et à l'un de nos meilleurs chauffeurs de l'air, le lieutenant Heurteaux. Voici, réunis autour de M. Deutsch de la Meurthe, président du Club (1), le commandant Happe (2), le capitaine de Beauchamp (3), le capitaine Menard (4), le lieutenant Plantier (5), le lieutenant Heurteaux (6) et le lieutenant Daucourt (7).

Le ravitaillement de notre artillerie sur le front



On ne peut imaginer le prodigieux nombre d'obus que nécessite une offensive ou même seulement un entretien « de conversation entre les canons » sur le front. C'est incessamment que, sur les petites voies de chemins de fer établies à l'arrière des lignes, se suivent de longs convois chargés, comme celui-ci, de lourds obus de tous calibres.

DERNIÈRE HEURE

LA GUERRE CIVILE A ATHÈNES

Des bandes de pillards pourchassent les vénizélistes

SALONIQUE, 8 décembre. — Aussitôt après le départ d'Athènes des détachements français, la chasse aux vénizélistes a commencé. Sous le prétexte, facilement trouvé, que les vénizélistes tiraient des fenêtres sur les troupes et sur le peuple, la fusillade a commencé, suivie de perquisitions, d'arrestations et de pillages.

L'hôtel Majestic a subi un long siège, car, indépendamment de la présence du général en retraite Korakas, qui a été conduit en prison sous les huées et les crachats de la foule, plusieurs Français habitaient l'hôtel et ont dû s'enfuir en abandonnant leurs effets.

Le même prétexte a servi pour attaquer l'hôtel de Bretagne, et dont le propriétaire, M. Lampsas, est un vénizéliste de vieille date, marié à une Française.

Chez M. Benakis, maire d'Athènes, les énergumènes étaient conduits par le député gounariste Posmandjoglou, intermédiaire entre les ligues et le Palais, où il se rendait régulièrement la nuit pour faire son rapport.

Après avoir brutalisé et blessé M. Benakis, et martyrisé sa femme, une septuagénaire, les pillards ont brisé ou lacéré les tableaux; ils ont volé tout ce qu'ils ont pu et ont violemment maltraité les domestiques, dont un Français.

Plusieurs autres établissements ont été envahis par les pillards, dont la Banque d'Athènes, où le bureau du directeur, M. Eliasco, sujet italien, est mis en pièces.

M. Stylianidès, photographe, président de la Ligue populaire des libéraux, a été assommé. On assure, mais sans le confirmer, que M. Stylianidès serait mort en prison.

Sur vingt membres du comité de la Ligue Fraternelle, dix-sept sont en prison et trois en fuite.

Les maisons de MM. Diamantidès et Michalopoulos, anciens ministres vénizélistes, ont été pillées.

De jeunes tireurs d'une quinzaine d'années, armés de Mannlicher, coopéraient aux désordres.

Les Austro-Allemands et les Grecs affiliés à la propagande allemande guidaient les massacreurs et indiquaient les maisons des vénizélistes.

On a violemment frappé le colonel Zimbrakakis, préfet de police, qui a été conduit en prison, où se trouvait déjà le chef de la sûreté, M. Mavroudis; tous deux sont des vénizélistes.

Au parquet, le substitut Liviorafos encourageait l'œuvre des massacreurs et criait: « Vous amenez ici trop de canailles; il est préférable de les massacrer sur place. »

Comme si toutes ces scènes d'horreur ne suffisaient pas, les journaux ont demandé la mise en accusation, pour haute trahison, de M. Venizelos et de ses partisans.

Il est inutile de dire qu'une chasse impitoyable a été faite aux directeurs et aux rédacteurs des journaux vénizélistes; la plupart sont en prison et leurs feuilles ont été interdites.

La tragédie s'est déroulée à Athènes et en province.

Les opérations dans le Trentin sont contrariées par le mauvais temps

ROME, 8 décembre. — Commandement suprême: SUR LE FRONT DU TRENTIN, l'activité de nos troupes, bien que limitée par des chutes de neige persistantes, a donné lieu à de petites rencontres de détachements en reconnaissance.

SUR LE CARSO, action plus intense de l'artillerie, malgré une pluie battante.

La nuit dernière, nous avons repoussé une attaque tentée par l'ennemi dans la zone au nord de Boscomalo-Hudilog.

Le transatlantique "Caledonia" aurait été coulé

LONDRES, 8 décembre. — Le Lloyd annonce que le steamer transatlantique anglais *Caledonia*, de l'Anchor-Line, aurait été coulé. Les détails manquent.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

Les funérailles du général révolutionnaire chinois Tsai Do, qui encouragea la révolte du Yunnan et courut au renversement de la monarchie, ont eu lieu à Shanghai.

La crise anglaise

LE CABINET LLOYD GEORGE

LONDRES, 8 décembre. — Voici, d'après les renseignements que l'on peut avoir à 7 heures, la composition probable du nouveau cabinet:

Présidence du Conseil...	LLOYD GEORGE.
Affaires étrangères....	BALFOUR.
Guerre	LORD DERBY.
Munitions	DOCTEUR ADDISON.
Premier lord de l'Échiquier	BONAR LAW.
Amirauté	CARSON.
Commerce	STANLEY.
Travail	HENDERSON.
Alimentation	LORD MILNER.
Colonies	WALTER LONG.
Indes	CHAMBERLAIN.

LONDRES, 8 décembre (5 h. 25). — La Press Association annonce que le nouveau ministère est entièrement constitué. (Information).

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 50

L'ennemi a bombardé, au cours de la journée, notre front au sud de l'Ancre, ainsi que dans les secteurs de Gueudecourt et de Ransart. Riposte de notre artillerie a été dirigée contre différents points de la zone arrière des lignes allemandes. Nos mortiers de tranchées ont montré de l'activité au sud-est d'Armentières.

LA GUERRE AERIENNE EN MESOPOTAMIE

LONDRES, 8 décembre. — Front du Tigre. — Le 4 décembre, des aviateurs ennemis ont jeté des bombes sur notre camp.

En représailles, une escadrille de six avions britanniques a jeté une demi-tonne d'explosifs sur le camp turc, y causant des dégâts importants.

Attaques allemandes à la frontière du Mozambique

LISBONNE, 8 décembre (Officiel). — L'ennemi a ouvert un feu d'artillerie sur la rive gauche de la Rovuma; il a occupé le poste Nangadi, que nous avons abandonné en bon ordre et sans aucune perte.

L'offensive russe dans les Carpathes boisés

Les Turcs repoussés à Sakkize

PÉTROGRAD, 8 décembre. — Communiqué du grand état-major. — FRONT OCCIDENTAL. — Sur le front Goloubitza-Peniaki, l'ennemi a lancé des mines d'une grande force. Dans la région Potoutory et Dzikelany, fusillade et duel d'artillerie.

AUX CARPATHES BOISÉES. — Nos troupes attaquent une hauteur à cinq verstes au sud de Jawornik. Le combat continue et les résultats sont encore inconnus.

A huit verstes au nord-est du mont Toronga, nos éclaireurs ont attaqué et dispersé une arrière-garde ennemie.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la direction de Sakkize, nos troupes ont attaqué les Turcs qui occupaient une hauteur près de Sakkize, les ont repoussés et ont fait des prisonniers.

FRONT DE ROUMANIE. — Dans la vallée de la rivière Oitouz, les attaques ennemies sont repoussées.

EN VALACHIE. — Après l'occupation de Bucarest par l'ennemi, les Roumains et nos troupes continuent à reculer.

Les Allemands avouent la perte de 31 avions en un mois

GENÈVE, 8 décembre. — Les dépêches allemandes de cet après-midi signalent sur le front oriental des tentatives russes sur le front de la Duna et au sud de Widsy.

La 9^e armée aurait fait hier environ 10.000 prisonniers. Sur l'Alti, des contingents roumains, certains dans la Roumanie occidentale auraient été contraints à se rendre le 6 décembre: 10 bataillons, 1 escadron et 6 batteries représentant une force de 7 à 8.000 hommes avec 26 canons auraient ainsi déposé les armes.

Enfin, les Allemands avouent la perte de 31 avions pendant le mois de novembre.

UN DOSSIER POUR LES BELGES

Von Bissing n'a écouté aucune protestation

Nous avons déjà publié nombre de protestations élevées contre les déportations, tant par les Belges que par les Alliés et les neutres.

A ce dossier, il faut joindre de nouveaux documents émanant des Belges restés en territoire occupé, qui viennent de parvenir au gouvernement belge et qui nous sont communiqués par ses soins.

Ces protestations se répètent, comme cela est forcé. Elles invoquent toutes les principes fondamentaux de la civilisation, les règles internationales, et les droits individuels. Elles rappellent aussi les engagements formels pris par les envahisseurs, et que ceux-ci violent outrageusement. La douleur et l'indignation qui s'y expriment en font un appel profondément émouvant. Le nombre des signataires et leur autorité incontestable en font une accusation décisive.

L'une de ces protestations est signée de 500 avocats et magistrats appartenant à la cour et au barreau de Bruxelles.

L'autre est adressée à von Bissing par les sénateurs et députés de Belgique présents à Bruxelles. Copie en a été remise aux ministres et représentants des puissances étrangères à Bruxelles. Elle s'appuie sur une consultation de M. Ernest Nys, professeur de droit international, et sur l'éloquent témoignage du cardinal Mercier.

Une autre est signée par MM. le baron de Favereau, président du Sénat; comte Wœste, Jules Vandepereboom, Joseph Devolder, ministres d'Etat; par MM. les sénateurs Braun, Brunard, de Becker-Remy, de Blicke, Dubost, Dumont de Chassart, Dupret, Hallet, Henrez, baron E. de Kerchove d'Exaerde, Lekeu, Mesens, baron de Mévius, baron Orban de Xivry, Poelaert, vicomte Simonis, Spever, Vinck. Par MM. les députés Levie, Bertrand, Boël, Buisset, Buyl, Coq, de Bue, baron Drion, Elbers, Hanssens, baron d'Huart, Janson, Jourez, Lamborelle, Lemonnier, comte de Limburg Stirum, Polet, Poncelet, Rens, Tibbaut, Wauters, Wauwermans.

Il faut en détacher spécialement le passage suivant, qui établit de façon très nette les assurances formelles données par les représentants du gouvernement impérial aux populations:

« Le 9 octobre, le lieutenant-général von Schlutz, appelé au commandement de la position fortifiée d'Anvers, faisait proclamer ce qui suit:

Le soussigné, commandant de la position fortifiée d'Anvers, déclare que rien ne s'oppose au retour des habitants dans leurs foyers.

Aucun d'eux ne sera molesté.

Le 16 octobre 1914, le cardinal Mercier faisait communiquer à la population une déclaration signée par le général von Huene, gouverneur militaire d'Anvers, dans laquelle celui-ci disait *in extremis*, en vue de la publication:

Les jeunes gens n'ont point à craindre d'être emmenés en Allemagne, soit pour être enrôlés dans l'armée, soit pour y être employés à des travaux forcés.

Peu de temps après, l'éminent prélat de Belgique demanda au baron von der Goltz, gouverneur général en Belgique, de ratifier, pour la généralité du pays, sans limite de temps, les garanties que le général von Huene lui avait données pour la province d'Anvers.

Il obtint satisfaction.

Enfin, le 18 octobre 1914, l'autorité militaire d'Anvers a remis, sous sa signature, aux délégués du général von Terwiaga, commandant de l'armée hollandaise de campagne, une déclaration confirmant non seulement que les jeunes gens et les gardes civiques désarmés pouvaient rentrer en Belgique et ne seraient pas inquiétés, mais ajoutant, en outre: *Le bruit selon lequel les jeunes gens belges seraient conduits en Allemagne est dénué de tout fondement.*

C'est sur la foi de ces déclarations solennelles et publiques que de nombreux citoyens, non seulement d'Anvers, mais de toutes les parties du pays, ont franchi à nouveau la frontière et sont revenus dans leurs foyers.

Voilà les engagements formels que les Allemands ont violés. Ils n'en sont pas, il est vrai, à un parjure près, et les protestations de leurs victimes ne les toucheront pas.

Mais il était bon que ce dossier si douloureusement accusateur fût étalé sous les yeux de tous les peuples civilisés.

DES CANONS! DES MUNITIONS! par FABIANO



— Ma maman, elle tourne des obus, et mon papa fait valser des Boches avec...



(En Angleterre comme en France, les munitionnières portent la culotte.)



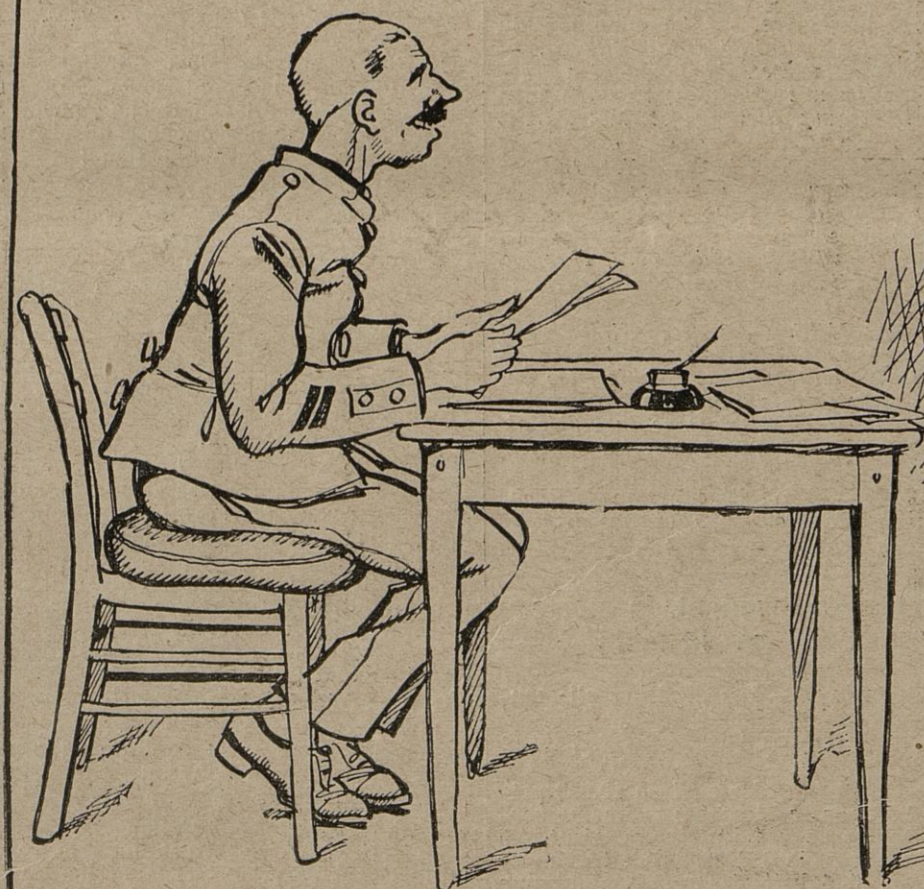
— Oh! Betty, qui aurait cru que c'est vous qui porteriez la culotte!



— Il me paraît « bath », celui-là; ça ne peut être que ma bourgeoise qui l'a fait...

AU SECRETARIAT DES MUNITIONS

— Sapristi, vous avez des yeux qui lancent des éclairs, on va vous mettre aux fusées!



— Qu'est-ce que tu vas demander pour tes étrennes?
— Moi, cette année, je veux un canon, des munitions!



— La guerre a tout changé : les marraines sont pour les poilus et les dragées sont pour les Boches...

Fabiano

Un petit tour à travers les gaspillages administratifs

La Chambre a commencé hier la discussion du projet portant ouverture des douzièmes provisoires applicables au premier trimestre de 1917, projet dans lequel sont incorporés, nous l'avons dit, les nouveaux impôts proposés par le gouvernement et la commission du budget.

Au programme : cinquante-deux amendements déposés et une vingtaine d'orateurs inscrits dans la discussion générale.

Cinq de ces derniers ont été entendus.

Le premier, *M. Emmanuel Brousse*, revint soutenir la thèse qu'il développe inlassablement à chaque discussion budgétaire : « Faisons des économies; supprimons les emplois inutiles; réformons les mœurs de nos administrations, trop enclines à la routine et à l'inertie. »

M. Emmanuel Brousse revendique pour le contribuable le droit d'être servi pour son argent. Il l'indiqua hier nettement, demandant au ministre des Finances s'il allait, après la paix, continuer à appeler des énergies pour les asseoir sur les symboliques ronds de cuir administratifs. *M. Ribot* ne répondit pas. Et, tout en applaudissant leur collègue des Pyrénées-Orientales, les députés le regardèrent un peu comme on regarde un homme qui réclame la lune.

Ce fut ensuite, à travers les gaspillages administratifs, une de ces petites promenades qu'affectionne *M. Emmanuel Brousse*. Ecoles d'agriculture où les professeurs sont plus nombreux que les élèves; chevaux de trait et mulets achetés à l'étranger, tandis que nos haras nous coûtent fort cher; chauffage de fours à vide à Guérine, alors que l'Etat construit des ateliers pour produire de l'acier, etc...

— Je blâme moins les personnes qu'un système, dit *M. Brousse*. Il ne faut plus de République des camarades !

On manque d'essence; il devrait donc être interdit à tous les officiers de Paris de se servir d'automobiles pour se rendre à leurs bureaux; il y a le Métropolitain et des tramways !

Quand on examine les services de l'intérieur, on est frappé du nombre incroyable d'officiers qui ne servent à rien. Il y en a au moins 5.000; mettez un traitement de 5.000 francs, c'est 25 millions d'économie qu'on peut réaliser du jour au lendemain.

Il y a à Versailles des camions automobiles inutilisés en grande quantité; pourquoi ne les envoie-t-on pas à Rouen prendre du charbon ou du sucre ?

A Agen, l'hôpital est sans malades, mais il a son contingent d'officiers, de majors et d'infirmiers. Et il est installé dans une école normale licenciée !

A Bordeaux existe un contrôle postal militaire où sont occupés 400 soldats et 24 officiers dont un colonel. *M. Emmanuel Brousse* a demandé quelle utilité présentait ce service; personne n'a pu lui répondre.

A Montbéliard, un commissaire de gare est si fatigué qu'il ne peut aller toucher sa solde...

Des galoches en papier buvard

Une histoire de galoches provoque un incident comique. *M. Brousse* cite un achat de l'empaigne était formée d'une couche de carton entre deux couches de cuir. Aussitôt *M. Mauger* produit des galoches « en papier buvard » qui font le tour de la Chambre.

— Il faut faire manger les sabots aux fabricants! s'écrie *M. Alexandre Blanc*.

M. Joseph Thierry explique qu'il s'agit de 7.000 paires mauvaises sur une fabrication mensuelle de 1.200.000. Les mesures nécessaires sont d'ailleurs prises. *M. Brousse* signale encore, dans la zone de l'intérieur, 24 généraux de division et 41 généraux de brigade qui touchent leur solde et n'exercent pas de commandement effectif.

— Ce sont, dit-il, des généraux fatigués ou qui ont été mal jugés. S'ils sont fatigués, qu'on les mette à la retraite. S'ils ont été mal jugés, qu'on leur rende un commandement actif! (Applaudissements.)

M. Treignier, président de la commission des Economies, ayant déclaré que cette dernière demanderait les pouvoirs d'enquête, la Chambre entendit *M. Pierre Rameil*, partisan d'une taxe de guerre sur les non-mobilisés; *M. Sibille*, *M. Dura-four*, qui réclama la haute-payé pour les soldats ayant le temps de front exigé.

— Vingt-cinq millions sont prévus mensuellement à cet effet, dit *M. Thierry*, sous-secrétaire d'Etat. La haute-payé va pouvoir être accordée à tous les soldats qui ont un an de front.

La discussion continuera aujourd'hui.

Léopold Blond.

LES SCRUTINS A LA CHAMBRE

Des bulletins qui changent mystérieusement de couleur

Hier, à l'ouverture de la séance, quelques députés ont rectifié le vote que leur attribuait l'*Officiel* dans le scrutin sur la partie de l'ordre du jour de *M. Babaud-Lacroze* impliquant la confiance au gouvernement.

M. Baudry d'Asson, porté comme s'étant *abstenu*, de même que *MM. de Juigné*, de *Kernier*, de *La Ferronnays*, de *Montaigu* et de *Pomereu*, a déclaré, en son nom et au nom de ses cinq collègues de droite, que tous avaient voté *contre*. *M. Bonnal*, radical socialiste, porté comme ayant voté *contre*, a déclaré avoir voulu voter *pour*, de même que *M. Loustalot* et que *M. Lafferre*.

Ce dernier eut même un mot délicieux: il pria l'aimable collègue qui se chargeait ainsi de rectifier son vote de bien vouloir se faire connaître à lui. Cette invitation resta malheureusement sans effet.

M. Léon Pasqual protesta, d'autre part, contre la méthode qui présente comme s'abstenant dans les scrutins son collègue *M. Defontaine*, député du Nord, resté en pays envahi, et comme absents par congé *M. Delory*, prisonnier civil dans un camp de concentration; *M. Henri Coulant*, prisonnier de guerre et d'autres députés du Nord et du Pas-de-Calais demeurés dans leur circonscription occupée par l'ennemi. Il demanda, appuyé par *M. Lenoir*, l'ouverture pour eux d'une rubrique spéciale, lors des publications des votes à l'*Officiel*.

— La question a déjà été posée et résolue dans un autre sens, dit *M. Deschanel*. Mais elle sera examinée à nouveau.

Le président convia, d'autre part, ses collègues à mettre un terme à l'abus qui consiste à mettre plusieurs bulletins dans l'urne.

Autant prêcher, d'ailleurs, dans le désert.

Nouvelles parlementaires

Une taxe sur les domestiques

MM. Eugène Laurent, *Jules Nadi*, *Philbois* et *Ernest Lafont* viennent de déposer au projet de douzièmes provisoires un amendement aux termes duquel serait établie une taxe sur les domestiques à gages. Les employeurs paieraient 50 francs pour le premier domestique et 100 francs pour chaque serviteur en sus du premier. Les gardes-chasses seraient assimilés aux domestiques. Seraient exonérés les domestiques de ferme et d'exploitations agricoles.

La lutte contre le chômage

Le ministère du Travail fait procéder actuellement à des examens individuels des hommes de tout âge et de toutes professions, bénéficiaires des secours de chômage, en vue de rechercher ceux qui présentent encore une certaine aptitude aux travaux manuels.

Bien que les examens antérieurs paraissent avoir drainé les éléments professionnels utilisables, on espère pouvoir trouver encore un certain nombre d'ouvriers non qualifiés ou de manœuvres, qui seront dirigés sur le Service de l'Office départemental de placement, 2, avenue Rapp, où peuvent, dès à présent, s'adresser les industriels en quête de main-d'œuvre de cette catégorie.

Les instances contre les mobilisés

La commission de législation civile vient d'être saisie d'un projet de loi ayant pour but de modifier la loi du 5 août 1914, interdisant d'engager ou de poursuivre aucune instance, d'accomplir aucun acte d'exécution contre les citoyens présents sous les drapeaux.

Tout en maintenant en principe la protection due aux mobilisés de la zone des armées, le texte présenté prévoit des dispositions moins formelles à l'égard de certaines catégories de mobilisés de la zone de l'intérieur, lorsqu'il est démontré qu'ils demeurent en état de soutenir une instance et de satisfaire à la poursuite.

Aucune instance ne pourra, d'ailleurs, être engagée, aucune mesure d'exécution accomplie à l'égard de ces derniers, sans une autorisation préalable du magistrat compétent, autorisation qui ne sera donnée qu'après examen attentif de la situation de ces mobilisés.

La fermeture des magasins à six heures

MM. Guiraud, *Doizy*, *Schmidt*, *Navarre* et quelques-uns de leurs collègues viennent de déposer, avec demande de discussion immédiate, la proposition de résolution suivante :

La Chambre invite le gouvernement à reviser et à appliquer à l'ensemble des établissements, magasins et lieux publics l'arrêté relatif à la limitation de l'éclairage à Paris et en province, et à prendre les mesures nécessaires pour que les dérogations s'appliquent exclusivement aux pharmacies, aux restaurants et aux maisons consacrées à la vente des produits alimentaires indispensables.

L'exposé des motifs de leur proposition dit qu'il serait dangereux d'établir et de maintenir des catégories parmi les commerçants. On ne comprend pas, par exemple, est-il indiqué (nombre de lettres ou de déclarations en témoignent), que certaines salles de spectacles, des débits de boissons puissent conserver leur éclairage, alors que des maisons modestes, vendant des objets de première nécessité, sont obligées de fermer leurs portes à 18 heures, au moment où arrivait une clientèle abondante.

LE LIVRE DU JOUR

"FACE A FACE"

On le lira beaucoup; on le lira, parce que ce volume émouvant, *Face à face*, est bien, comme l'indique son sous-titre, un recueil de « souvenirs et d'impressions d'un soldat de la grande guerre ».

On le lira aussi parce qu'il est signé par le lieutenant *Péricard*, l'homme qui, dans sa tranchée encombrée de cadavres, a proféré le mot immortel: « Debout, les morts ! »

L'a-t-il textuellement prononcé? Ce héros, qui est un modeste comme tous les vrais héros, raconte lui-même que son adjuration n'a pas dû être aussi concise.

« Je crois plutôt avoir crié: « Ohé! là! debout! » Qu'est-ce que vous f... par terre? Levez-vous et allons f... ces cochons-là dehors! »

Eh! peu importe les paroles exactes si le cri sublime a été poussé!

Nous sommes heureux de publier cette page d'un livre qui donne à chaque ligne l'impression de la vérité et illustre fortement l'épopée que nous sommes en train de vivre.

Un matin — est-ce en février? est-ce en mars? — je vins occuper avec ma section une tranchée avancée à une vingtaine de mètres de la ligne ennemie. Notre faction ne devait durer que vingt-quatre heures.

Comme je m'étonnais de la longueur de l'ouvrage qui m'était donné à garder avec mes quarante hommes, le lieutenant me prit à part :

— Je vais vous expliquer la situation. Il faut que vous la connaissiez pour n'être pas surpris par les événements. Percevez-vous, sous vos pieds, ces coups intermittents?... Nous savons que l'ennemi a creusé une sape sous la tranchée que vous occupez. Où aboutit-elle? Voilà ce que le génie n'a pu découvrir...

— Alors? demandai-je, comme il s'arrêtait de parler.

— Alors, dame, sera-ce pour aujourd'hui? ou pour demain? ou pour après-demain?... Mais moins il y aura d'hommes en ligne...

— Et moins il en sautera en l'air, achevai-je, comme il s'arrêtait encore.

Je vous fais grâce des réflexions qui, à partir de la révélation du lieutenant, bouillonnèrent dans ma tête.

Ce qui ajoutait à ma torture, c'est que je devais garder intact mon secret pour ne pas jeter la panique parmi les hommes. La douceur m'était refusée d'une confiance.

Toute la matinée — notre faction avait commencé à six heures — j'entendis les coups sourds; je les comptais, je notais aux secondes de ma montre l'intervalle qui les séparait l'un de l'autre. Je me disais: « Avant que cette petite aiguille ait achevé son tour, je serai peut-être dans l'éternité. »

Vers onze heures, le bruit cessa et ce silence me fut plus pénible encore. Je m'enfermai dans ma cahute, sous les parados et, m'étendant de mon long, je collai mon oreille au sol: silence absolu. J'en conclus que les préparatifs étaient terminés et que l'explosion ne tarderait plus longtemps.

Je fus confirmé dans cette impression par le regard étrange que jeta de notre côté un Boche couvert de terre qui, sur le coup de midi, passa son buste par-dessus le parapet de sa tranchée. L'apparition ne dura que deux secondes, mais je lus clairement, — ou crus lire, — dans les yeux du sapeur ennemi, une satanique expression de triomphe et de cruauté.

La soirée se traîna comme un ver parti pour faire le tour du monde.

Mon cœur, dans la même minute, précipitait ses pulsations ou les ralentissait comme s'il allait s'arrêter de battre. Mon sang, tour à tour, brûlait ou glaçait mes veines. Ma bouche était amère, mes yeux douloureux, ma respiration oppressée.

Quand je passais derrière les guetteurs pour quelque ronde, je recueillis de chacun des exclamations apitoyées et jamais semblables :

— Comme vous êtes pâle !

— Come vous êtes congestionné !

— Comme vous êtes jaune !

Les cuisiniers apportèrent la soupe du soir; une unique cuillerée apaisa ma faim, mais je bus coup sur coup deux quarts de café brûlant et deux quarts d'eau glacée. Les cuisiniers repartirent. Il était six heures. Encore douze heures pareilles aux douze heures qui venaient de s'écouler, plus terribles même, à cause de ma fatigue et de mon épuisement.

Dieu eut pitié de moi.

Comme je sortais d'une nouvelle conférence avec le lieutenant, un homme de ma section m'aborda, brave garçon que j'estimais pour son courage et que je raillais amicalement pour son langage choisi.

— Vous savez la nouvelle? me demanda-t-il. Nous dansons sur un volcan, et vous ne pourrez pas, cette fois, me reprocher mon image. Le sol est miné sous nos pieds !

— Chut! lui dis-je en montrant plusieurs soldats qui pouvaient nous entendre. Pas devant eux !

— Eux? mais ils le savent! Tout le monde à la section est au courant. C'est le planton du colonel qui vient de nous renseigner. Mais rassurez-vous: les âmes sont à la hauteur des circonstances.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Un cœur tendre

Chez la veuve Mahé, à Saint-Malo, on était six vieux camarades que les hasards de la mer avaient réunis devant quelques bouteilles de vin cacheté — et chacun racontait ses aventures.

J'ai surtout retenu celles de Jimmy Mouton, un Jersiais qui, entre autres choses, nous narra de la sorte son retour d'un long voyage dans les mers du Sud :

« — Au bout de trois mois d'une monotone navigation, on fut enfin en vue des îles Scilly, que l'on appelle en français les Sorlingues. Peu après, la vigie signala une épave, par tribord, et tout le monde grimpa sur le pont.

« L'objet désigné dansait au loin sur une mer houleuse. Il avait assez l'aspect d'un petit radeau. Pour s'en approcher un peu, le capitaine Blanpied fit accélérer la course de notre trois-mâts barque, la *Sainte-Alice*. Puis, braquant sa longue-vue, il se mit à examiner l'horizon avec soin.

« — Le petit canot à la mer ! ordonna-t-il tout à coup.

« Avec Jean Kerhuon, Yves Madec et Le Bourhis, je ramai dans la direction de l'épave.

« Et voici ce que nous aperçûmes. Sur quelques madriers, grossièrement assemblés, une femme se tenait agenouillée, presque accroupie. La tête d'un homme, étendu en avant d'elle, reposait sur ses genoux. Leur immobilité à tous deux était impressionnante.

« Comme si elle n'avait pas eu conscience du secours qui lui arrivait, la femme ne tourna même pas la tête vers nous. Penchée sur son compagnon d'infortune, elle semblait seulement le contempler dans une dévotion muette.

« Lorsque nous fûmes près de les toucher, nous constatâmes avec horreur qu'ils étaient tous les deux enchaînés. L'homme portait au front une large blessure et ne donnait pas signe de vie.

« Nous primes le radeau à la remorque, nous rejoignîmes la *Sainte-Alice*. Il nous fallut cinq bonnes minutes pour délivrer les naufragés des fers qui les retenaient comme des forçats à leur galère. Une fois à bord, on les soigna du mieux qu'on put.

« Ce fut la femme, un instant évanouie, qui revint la première à elle. Elle était Anglaise. Et ce qu'elle nous dit, après qu'on l'eut rassurée sur le sort de son compagnon, nous remplit d'une stupeur profonde.

« Son mari, que nous avions recueilli avec elle, commandait un grand cargo. Partis de Belfast pour le Chili, ils descendaient la mer d'Irlande, quand ils essuyèrent deux coups de canon : un sous-marin allemand leur enjoignait ainsi d'avoir à stopper aussitôt. »

Ici, Jimmy Mouton suspendit son récit pour ouvrir une parenthèse :

« — Nous revenions des antipodes, ne l'oubliez pas ; nous ignorions tout de la guerre. C'est ainsi que nous apprîmes cet événement qui nous paraissait à peine croyable. La malheureuse nous eut bientôt mis au courant.

« Une fois que le cargo eut stoppé, nous expliquât-elle ensuite, le second du sous-marin, suivi de quatre hommes armés jusqu'aux dents, avait monté lestement l'échelle du navire de commerce et l'on comprit qu'il voulait placer des bombes dans la cale. Les Anglais eurent le tort d'esquisser quelque résistance. Un coup de revolver partit. En voyant son mari blessé, la pauvre femme avait poussé le lieutenant par-dessus bord.

« Les Allemands se jetèrent sur elle et la lancèrent comme un colis sur le pont glissant du sous-marin. Son mari vint bientôt l'y rejoindre. On ordonna à l'équipage du cargo de s'éloigner dans les chaloupes ; plusieurs explosions retentirent coup sur coup, et le beau bateau, sur lequel elle avait longtemps vécu, piqua du nez dans les eaux profondes et disparut ensuite.

« Deux jours durant, elle fut, avec son mari, prisonnière des Allemands. Le commandant du sous-marin cherchait un châtimement et il le voulait féroce. Il trouva : avec du bois d'épaves, il fit construire un radeau, sur lequel on les abandonna.

« Elle ne pouvait dire combien de temps avait duré leur supplice.

« A peine avait-elle fini de parler qu'un long éclat de rire retentit sur la *Sainte-Alice*. Nous nous retournâmes, interdits.

« C'était le capitaine Blanpied, qui, jetant sa casquette tout en haut de la mâture, s'était mis à danser la gigue, joyeusement, en faisant des signes de croix.

« Un frisson nous saisit tous.

« Il était clair que notre pauvre patron, devant cette preuve inattendue de l'abjecte cruauté allemande, était devenu subitement fou... Et à l'heure actuelle, en effet, il est enfermé dans un cabanon.

« Bien des fois, reprit Jimmy Mouton, j'ai réfléchi à cette absurde fin de carrière d'un marin qui, si souvent, avait contemplé la mort en face, sans sourciller. Et j'ai tenté d'expliquer la chose : il est possible que le spectacle de ce couple enchaîné sur un radeau, ce crime digne des anciens pirates, et la brutale annonce d'une guerre injuste et formidable aient ébranlé sa raison.

« Il eut à saisir d'un coup, sans préparation, le caractère terrible de cette lutte de races, de l'interminable conflit que nous traversons, sans avoir, comme la plupart des « terriens » et des neutres, le temps de s'habituer lentement à tant d'atrocités — au point d'y devenir presque indifférent — et ce choc fut trop dur pour sa raison. »

Alors, comme l'un de nous avait souri, en disant : — Tout de même, il devait avoir la « boussole » un peu détraquée, ton capitaine !

— Non, répliqua Jimmy, la tête était bonne. Son seul défaut était là, fit-il, en indiquant son cœur : trop de cœur, trop de bonté, pour notre époque — c'était un véritable marin et un brave homme.

André Savignon.

CONSEIL MUNICIPAL

LA VACCINATION DE LA POPULATION

Au début de la séance publique que nos édiles ont tenue hier, M. Deslandres a expliqué le fonctionnement du service de la vaccination depuis l'exercice 1914, sur lequel il a fait un rapport très intéressant. Les résultats obtenus ont été des plus heureux.

Les épidémies que l'on redoutait au début de la guerre, en raison non seulement du mouvement des troupes, mais de l'exode de la population des régions envahies, ont été écartées. Les précautions et les traitements préventifs ont été appliqués avec une constante persévérance. Et l'orateur de terminer en félicitant et en remerciant les bureaux de bienfaisance, les hôpitaux, les établissements charitables, l'Institut Pasteur, qui ont prêté leur concours le plus dévoué et le plus efficace.

Au nom du Conseil, M. Deslandres leur a adressé ses plus sincères remerciements.

Le préfet de la Seine leur a, lui aussi, exprimé toute sa gratitude.

L'assemblée s'est occupée ensuite de la constitution du stock de charbon de la ville de Paris et de la répartition du combustible au profit des nécessiteux inscrits aux bureaux de bienfaisance, et des différentes catégories de personnes touchant le secours de chômage, celui des réfugiés et l'allocation militaire.

Prochaine séance vendredi matin. — M. E.

LA CRISE DE LA VIE CHERE

La réapparition des pommes de terre

La vente des pommes de terre par les soins de la Préfecture de la Seine n'a pas apporté seulement une animation pittoresque au quai Saint-Bernard, où elle est effectuée ; elle ajoute un témoignage inopportuniste aux trop nombreux témoignages des complications administratives et elle provoque des apparitions inattendues de provisions aux étalages des grands magasins.

Il aurait été trop simple de se présenter, pour effectuer un achat, à la halle où les pommes de terre sont débitées par 100 ou 50 kilos. Il faut d'abord se rendre à la caserne Lobau, dans le bâtiment annexe de l'Hôtel de Ville ; là, un numéro d'ordre est remis avec lequel il est nécessaire de se présenter au 3^e étage afin d'acquitter le prix de l'achat et recevoir quittance. Alors, seulement, on peut aller prendre livraison.

Mais, pour affirmer sans doute une supériorité d'organisation, certains magasiniers ont fait des étalages inattendus de pommes de terre alors que, la veille, ils déclaraient en manquer. C'est ainsi qu'une importante maison d'alimentation de la rive gauche vendait, hier matin, les pommes de terre 1 fr. 15 les cinq kilos, faisant bénéficier les acheteurs d'une diminution de 0 fr. 10 sur la taxe.

Et cette mesure, qui prit dans le quartier les proportions d'un petit événement, est singulièrement significative.

LA QUESTION DES LOYERS

Les propriétaires adhérents à la Ligue des petits propriétaires de Paris et de province et de la Fédération nationale des groupements de propriétaires français viennent d'adresser, en attendant le vote du Parlement sur la question des loyers, un appel longuement motivé au ministre de la Justice.

Ils demandent que le moratorium pour le terme de janvier 1917 soit basé sur ce principe : « Qui peut payer doit payer. »

TRIBUNNAUX

L'affaire Fichou

Devant la huitième chambre correctionnelle, venait, hier, la troisième audience de l'affaire Fichou.

M^e Lagasse présenta éloquemment la défense de Mme veuve Fichou ; il était assisté de son secrétaire, M. Pierre Weill.

Dans son exorde, le défenseur déclara que le ministère public n'avait pas fait la preuve de l'accusation.

— Le réquisitoire, dit-il, constitue un roman intéressant depuis le commencement jusqu'à la fin. Vous vous êtes trompé de bonne foi, monsieur le substitut Dumas ; vous avez fait du roman historique comme votre homonyme, comme Alexandre...

M^e Lagasse ayant prétendu que l'avocat Fichou avait abusé de ses relations avec le docteur Lombard pour se faire réformer, s'attira cette interruption du président Mosse :

— Maître, ne refaisons pas ici l'affaire Lombard, il ne s'agit pour votre cliente que d'homicide par imprudence. Ne nous écartons pas de l'accusation.

L'affaire, ramenée ainsi à ses proportions, M^e Lagasse discuta pied à pied les griefs relevés dans le réquisitoire.

— Il est faux, dit-il, que l'avocat Fichou ait été chamberé à Septeuil par sa femme. Fichou tomba malade à la suite d'une imprudence, et il refusa de se soigner.

La défense, après avoir examiné la question des cachets de benzo-naphtol et celle de l'acétate d'alumine, qui recelait de l'arsenic, ajouta :

— Si Mme Fichou était coupable, elle aurait joué la comédie de la douleur en se parant des voiles de deuil. Et il ajouta que, non seulement sa cliente était innocente, mais qu'aucun élément de droit ne saurait donner gain de cause à la partie civile.

Après une courte réplique du substitut Dumas, qui s'étonna que Mme Fichou n'ait pas eu un geste de pitié généreuse à l'égard du fils de son mari, le tribunal renvoya l'affaire à quinzaine pour le prononcé du jugement.

Le commerce avec l'ennemi

M. Maucotel, important luthier du faubourg Poissonnière, faisait venir, avant la guerre, ses cordes harmoniques d'Allemagne.

La guerre survenant, le luthier s'adressa à un petit fabricant de Zurich ; mais, en réalité, celui-ci n'était qu'un intermédiaire pour les achats en Allemagne.

Pour masquer l'origine de ses cordes, M. Maucotel les ornait chacune d'un ruban tricolore.

La huitième chambre correctionnelle a condamné, hier, le luthier à quatre mois de prison et 2.000 francs d'amende.

Le Syndicat des luthiers, qui s'était porté partie civile, a obtenu 1 franc de dommages-intérêts.

Un espion italien en conseil de guerre

Un Italien, du nom de Moni, comparait hier, devant le troisième conseil de guerre, sous l'inculpation d'espionnage. Les débats, à huis clos, nécessiteront deux audiences.

M^e Viteau, commis d'office, présentera la défense de l'espion.

Faits divers

DÉPARTEMENTS

Usine détruite par une explosion. — BORDEAUX. — Hier matin, à 8 heures, une explosion, dont les causes sont purement accidentelles, a détruit complètement l'usine Lacaze, située sur le territoire de la commune de Mérignac, près Bordeaux.

Jusqu'à présent on a relevé deux morts et cinq ou six personnes légèrement blessées.

Les écumeurs de quais. — BORDEAUX. — La police a procédé à l'arrestation de sept individus, dont un gardien de marchandises, qui pillaient depuis longtemps les quais, et particulièrement des magasins de la Compagnie Transatlantique.

La neige dans le Sud-Ouest. — BORDEAUX. — La neige continue à tomber sur la région, notamment dans la Dordogne, le Lot-et-Garonne, les Hautes et les Basses-Pyrénées.

Grève de dockers. — BAYONNE. — Les dockers du port de Boucau se sont mis en grève ; ils réclament une augmentation de salaires.

Devant le refus qu'ils ont opposé de reprendre le travail en attendant l'examen de leurs revendications, l'autorité a fait appel à la main-d'œuvre militaire.

PHOTOGRAPHES



Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à EXCELSIOR.

qui vous les rétribuera

LA GUERRE SCIENTIFIQUE

Nos troupes sont à l'abri des maladies microbiennes

Ce sont les savants qui effectuent les tirs de barrage contre ces ennemis invisibles.

Avant le mois d'août 1914, il était d'un fort bon ton de dire qu'il n'était de laboratoire digne de ce nom qu'au pays d'outre-Rhin. Cette manie de trouver la science allemande supérieure en tous points à la nôtre n'était pas de date récente, car Jules Le-maitre — il y a vingt-cinq ans — s'en prenait déjà à ceux-là qui avaient « plein la bouche de leur science allemande » ; la guerre ne l'a pas fait disparaître, et il en est encore beaucoup trop qui s'en trouvent atteints.

Et, pourtant, la France, elle aussi, a ses savants, dont il est avéré que, réparant l'erreur de ses méthodes, elle a su réaliser la mobilisation. Sans doute, cette mobilisation ne commandait pas le renvoi dans leurs laboratoires paisibles de ceux qui s'y livraient, au temps de l'avant-guerre, à des



Médecin préparant une culture de microbe pathogène

recherches patientes ; elle voulait, au contraire, l'utilisation, partout où leurs lumières étaient nécessaires, et jusqu'à l'extrême avant, de ceux qui se devaient de mettre leur savoir à la disposition des armées pour hâter l'heure de la victoire. C'est pourquoi l'on trouve, sur le front, des laboratoires de médecine où les bruits de la bataille voisine, loin de troubler les expériences, servent, au contraire, d'aiguillon à ceux qui les mènent.

— La tâche qui nous incombe n'est pas toujours de réalisation très aisée, nous déclarait hier un jeune bactériologiste en nous accueillant dans la baraque sommairement aménagée qui lui sert de laboratoire dans un village du front ; nous avons affaire à un ennemi fort dangereux qui ne révèle sa présence que par ses méfaits et devant qui les tirs de barrage les plus serrés risquent de demeurer impuissants. Cet ennemi, c'est l'infiniment petit, le microbe de la maladie, celui qui décime une armée plus rapidement — l'histoire est là pour le prouver — que ne le saurait faire la plus meurtrière des armes.

» Entrevue par ceux qui assumèrent la responsabilité de la préparation de nos formations sanitaires, la nécessité des laboratoires de bactériologie aux armées en campagne devint incontestable dès les premières semaines des hostilités.

» Quand la concentration de troupes considérables eut, en effet, augmenté la densité de la population sur une zone étroite du territoire, de telle façon qu'on put dire qu'une ville nouvelle était née en peu de jours dont il fallait assurer le ravitaillement et qui exigeait impérieusement qu'on protégeât la santé de ses millions d'hommes, il apparut évident qu'il fallait doter les armées en campagne de ces organismes qui, au sein des cités, font bonne garde contre les épidémies.

» Notre arme, à nous, c'est le microscope ; il nous aide à déceler les microbes des maladies contagieuses dont le diagnostic commande sans

retard les mesures de prophylaxie qui ne diffèrent en rien de celles qu'on prenait, en temps de paix, dans toutes les agglomérations urbaines. Ce diagnostic précoce est l'œuvre des laboratoires comme celui-ci, il empêche les épidémies d'éclorer dans un milieu où elles ne manqueraient pas d'être meurtrières parce que les conditions les plus fa-



Préparation d'une pièce histologique à l'aide du microtome

vorables à leur développement s'y trouvent rassemblées.

» On dit que l'état sanitaire de nos troupes est bon. Cela est vrai ; mais il ne faudrait pas croire que les maladies les plus diverses n'éclorissent pas aux armées. Il se passe ici ce qu'on observe à Paris et dans toutes les grandes villes, où l'on voit sans cesse apparaître des cas isolés de maladies contagieuses d'une extrême gravité ; mais ici non plus que dans ces villes ces cas ne constituent le point de départ d'une épidémie parce que le laboratoire en fait le diagnostic dès les premiers cas, et que des mesures de prophylaxie, comme la désinfection et l'isolement des porteurs de germes, sont prises sans délai.

« Un exemple vous fera mieux toucher du doigt notre action. Quelques cas de dysenterie étaient récemment signalés dans un cantonnement de repos qui abritait plusieurs milliers d'hommes. Une extension rapide du mal était à redouter. Les craintes furent vaines, parce que nous prîmes les mêmes dispositions que si ces cas étaient apparus dans un quartier de Paris, et le commandement ne fut pas privé d'une partie de ses effectifs. Vous le voyez, par suite des mesures d'hygiène prises sans retard à la suite de nos investigations, la science que nous faisons ici a ses applications immédiates, au contraire de ce que l'on pourrait attendre de ces laboratoires où ceux qui y travaillent en temps de paix s'attardent souvent aux recherches de la spéculation pure.

» D'ailleurs, nous n'attendons pas que les cas de maladies contagieuses aient apparu pour intervenir, et notre influence heureuse se manifeste dans toutes les mesures de prophylaxie dont nous sommes les inspirateurs et que des équipes spéciales vont à présent effectuer, puisqu'une circulaire récente en a ainsi fort heureusement décidé. Tenez, jetez les yeux sur cette carte des puits d'eau de la zone de cette armée ; elle vous indique toutes les sources, tous les puits avec leur caractère d'eau potable ou dangereuse. Cela vous résume une énorme quantité d'analyses qui ont commandé une série importante de travaux qui ne furent, est vrai, menés à bonne fin que grâce à la vigilance d'un hygiéniste militaire, M. le professeur



La ménagerie de laboratoire. Les animaux d'expérience.

Lemoine, qui a su faire ainsi une application magistrale de son enseignement du Val-de-Grâce.

— Etes-vous dotés de tout le matériel nécessaire aux manipulations délicates que vos recherches nécessitent ?

— Rien ne nous manque de ce qui nous est in-

dispensable, et c'est à l'institut Pasteur que nous le devons, car c'est lui qui nous a fait parvenir tout ce matériel qui meuble ces laboratoires de fortune, c'est de lui que nous viennent également ces animaux d'expérience que vous voyez dans ces cages.

» Il est une lacune, cependant, dans cette organisation, qui demande à être comblée et qui apparaîtra comme évidente lorsque cette guerre de siège aura cessé. On a fait des voitures de toutes sortes dont l'utilité fut trop fréquemment en raison inverse de leur prix de revient. Ne pensez-vous pas que des voitures automobiles portant le matériel nécessaire aux premières recherches, aux analyses succinctes et cependant suffisamment indicatrices, dont le déplacement serait rapide et l'utilisation certaine, n'auraient pas leur raison d'être de préférence à beaucoup d'autres véhicules dont le service de santé se vit doter, qu'il paya et dont il ne se servira jamais ?

Nous nous en voudrions de ne pas faire connaître ce désir si parfaitement justifié, et nous sommes heureux de choisir l'occasion qui nous est donnée pour souligner ce fait trop souvent oublié que le service de santé n'a pas seulement comme fonction d'assurer l'évacuation et le traitement des blessés ou des malades, mais qu'il doit faire encore bonne garde autour de la santé de nos effectifs pour les protéger contre les attaques sournoises des infiniment petits. Il faut avouer que, grâce à des organismes comme les laboratoires de bactériologie et d'hygiène, il a parfaitement réussi à écarter de nos armées cet autre danger.

Henri Vadol.

LA GUERRE SOUS-MARINE

L'Amérique ne veut plus entendre parler d'erreurs regrettables

Lorsque, avant la guerre, un aéronef allemand tombait comme par mégarde chez nous, l'incident prenait généralement fin sur cette explication fournie par la Wilhelmstrasse : « Il y a eu méprise. Il s'agit d'une erreur certainement regrettable. »

Or, depuis que les von Tirpitz et les Kœrster ont inauguré, puis poursuivi à outrance la guerre de pirates, le même plat est souvent servi lorsqu'un neutre s'avise de protester. Exemple :

WASHINGTON, 8 décembre. — Dans sa réponse à la demande américaine d'enquête au sujet de la destruction de l'*Arabia* dans la Méditerranée, le 6 novembre, l'Allemagne s'excuse en disant que le commandant du sous-marin prit le navire pour un transport de troupes au service de la Grande-Bretagne.

Le navire était peint en noir, y compris la superstructure qui, d'ordinaire, est blanche pour les vapeurs de la Compagnie Péninsulaire Orientale.

Le navire suivait la route généralement prise par les transports et non pas la route commerciale.

La réponse ajoute que le commandant du sous-marin a remarqué à bord du vapeur des groupes importants de Chinois et autres personnes de couleur portant leurs costumes nationaux et qu'il est prêt pour des ouvriers militarisés, comme les ennemis de l'Allemagne en emploient un grand nombre derrière le front.

Malgré un temps clair et un examen attentif, le commandant n'aperçut ni femmes ni enfants.

Comme dans le cas du *Marina*, l'Allemagne offre une indemnité s'il est prouvé que le commandant du sous-marin a commis une regrettable erreur.

Le cas de l'*Arabia* peut provoquer une grave crise si l'on se rappelle que, lorsque le *Sussex* fut torpillé, le gouvernement américain déclara nettement qu'il ne pouvait pas tolérer d'erreurs regrettables.

On peut cependant affirmer que le gouvernement ne compte pas agir immédiatement, toute nouvelle démarche étant considérée comme trop grave pour être faite sans connaissance complète des faits.

La journée des pirates

D'hier à aujourd'hui on signale la perte :

- Du vapeur grec *Spyros* (coulé) ;
- Du vapeur danois *Halfdam* (coulé) ;
- Du vapeur norvégien *Elva* (torpillé) ;
- Du vapeur espagnol *Gerona* (coulé) ;
- De la goélette danoise *Marie* (coulée) ;

On est sans nouvelles sur le sort des équipages appartenant à ces navires.

L'abondance des manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

J'insistais, hier, à propos du rôle d'Emilie, sur la valeur, sur la couleur et le relief que prend une œuvre dramatique, à la représentation. Lisez *Bajazet*, lisez *Cinna*, puis allez les voir réveillés, réchauffés, en un mot *ramimés* par les artistes de la Comédie-Française; vous comprendrez alors que l'ardente flamme des interprètes est indispensable à l'éclosion totale et parfaite d'une tragédie.

Que l'on ne s'y trompe pas : Corneille, Racine, et, naturellement, Voltaire, étaient bien plus des *hommes de théâtre* que des poètes; ils écrivaient pour la scène avec la vision du personnage vivant, s'agitant, évoluant sur les planches, l'esprit hanté parfois du jeu d'un comédien, le plus souvent de l'image d'une actrice. Aussi, en dépit de certaines apparences, les créations des tragiques emploient toujours ce que j'appellerai un *langage parlé*.

Quelle différence sépare la poésie pure du poème dramatique! Nous en avons eu une démonstration éblouissante à cette matinée de jeudi. Dans le palais de *Cinna*, Mmes Guintini, Colonna Romano et Mme Louise Silvain ont dit, en hommage à Emile Verhaeren, des extraits des *Ailes rouges de la Guerre*. Malgré la beauté des vers, la chaleur des *discours* — chaleur excessive chez Mlle Colonna Romano — malgré la sympathie profonde que nous inspire le grand poète flamand — hier encore hôte assidu de la Maison! — les récitation n'ont obtenu qu'un aimable succès. C'est que, cette fois, on nous présentait dans un trop vaste cadre, sous la lumière trop vive de la scène, des poèmes délicats dont on ne peut savourer tout le charme que dans l'intimité du livre.

Emile Mas.

A l'Opéra. — Les musiciens de l'armée canadienne qui prêtent leur concours à la matinée organisée au Trocadéro par *l'Intransigeant*, au bénéfice de l'Œuvre des Pupilles de l'Armée, se feront entendre demain soir, à l'Opéra, pendant un entr'acte de la représentation de *Thaïs*, qui sera donnée par Mme Marguerite Carré (Thaïs) et M. Lestelly (Athanase).

Au Théâtre Antoine. — Du lundi 11 au 17 décembre, le Théâtre Antoine donnera des représentations exceptionnelles de *l'Otage*. La pièce admirable de Paul Claudel est d'une grande puissance dramatique; les sentiments les plus élevés y sont en lutte : l'amour, l'honneur du nom, le sacrifice. L'interprétation remarquable comprend l'émouvante artiste Eve Francis, qui créa Sygne avec un talent si personnel, et Anquillière, Janvier, Hervé Savoy, etc.

Aux Bouffes-Parisiens. — Aujourd'hui et demain dimanche, en matinée et en soirée, trois dernières représentations de *Faisons un rêve!* la belle comédie de M. Sacha Guitry, obligée de céder la place à une œuvre nouvelle du même auteur, dont les dernières répétitions exigent quelques jours de relâche en raison de sa mise en scène.

Aux Capucines. — Demain dimanche, à 2 h. 1/2, matinée de *Tambour battant! le Plumet*, et *Pan! pan! au rideau!*

A la Gaîté. — M. Dario Nicodemi, mobilisé en Italie, mais titulaire d'une courte permission, assistera à la première de *Miette*, qui aura M. Lucien Guitry pour principal interprète.

Au Théâtre Sarah-Bernhardt. — On annonce pour le 13 décembre la première à ce théâtre de *Nivola*, la pièce de M. René Fauchois. C'est Mlle Régina Badet qui interprétera le rôle de Mme Bonaparte, M. Romuald Joubé celui du général Joubert, et l'auteur celui du général Bonaparte.

Aux Variétés. — *Moune* est la pièce de famille par excellence. Pas un mot, pas un jeu de scène ne sont risqués et ne peuvent choquer. Et, malgré cela, la pièce demeure amusante, spirituelle d'un bout à l'autre, et le succès en est des plus vifs; aussi Max Dearly, Jane Renouardt et leurs excellents partenaires récoltent-ils chaque soir de nombreux applaudissements.

Au Théâtre Cluny. — Ce soir, à 8 h. 1/4, première de *la Tomate*, vaudeville-opérette en trois actes de M. Emile Herbel, musique de M. Ch. Jardin.

Aux Matinées nationales. — Demain, neuvième Matinée avec le concours de Mme Julia Bartet et M. Albert Lambert, de la Comédie-Française; Mme Bréjean-Silver, de l'Opéra-Comique; Mlle Lucie Brille, de l'Odéon; Mlle Magdeleine Brard, pianiste, prix d'excellence du Conservatoire, année 1916.

Aux Concerts-Rouge. — A 8 heures, concert symphonique et vocal avec le concours de: Mme J. Courtot-Lefebvre, de la Société des Concerts; Mmes Yvonne Girard et Andrée Charvet, violonistes.

SAMEDI 9 DECEMBRE

La Matinée

Odéon. — A 2 heures, *Marie Tudor*.

Ba-Ta-Clan. — A 2 h. 30, *Ça gaze*.

La Soirée

Opéra. — A 8 heures, *Faust*.

Comédie-Française. — A 7 h. 45, *la Marche nuptiale*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.

Odéon. — A 7 h. 45, *Colinette*, *la Dernière classe*.

Th. Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 15, *Je ne trompe pas mon mari*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 35, *Faisons un rêve*.

Capucines (Gut. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, *revue*; *le Plumet*; *Pan! pan! au rideau!*

Châtelet. — A 8 heures, mercredi, samedi, dimanche, *Jeudi* et dimanche matinée: *les Exploits d'une petite Française*.

Théâtre Edouard-VII. — A 8 h. 45, *All Rigat*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *la Charrette anglaise*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *la Roussotte*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Affair ou les Loisirs du harem*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Porte Saint-Martin. — A 8 h. 30, *l'Amazone*.

Apollon. — A 8 h. 15, *les Maris de Ginette*. (Gallpax, Mariette Sully.)

Th. des Arts. — Tous les soirs, à 8 h. 30, *la Frontière*, de M. Lucio d'Ambrà (Mme Berthe Bady).

Cluny. — A 8 h. 15, *la Tomate*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h., *la Dame aux camélias*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *le Laboratoire des hallucinations*.

Th. Réjane. — A 8 heures, *le Père prodigue*.

Scala. — A 8 heures, *la Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Moune* (Max Dearly, Jane Renouardt).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça gaze*. (Téléph. Roquette 30-12).

Olympia (Gut. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30. Vingt vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 heures, *l'Anglon* (suite et fin); *le Drame d'une vie*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *Nemrod et Co*; *Max fait de la photo* (Max Linder); *le Masque aux dents blanches*; des vues de guerre.

COURS ET CONFÉRENCES

Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Aujourd'hui samedi 9 décembre, à 2 h. 1/2 : *A l'ombre du clocher de Milly*; *Lamartine intime*, conférence par M. Louis Barthou, ancien président du Conseil.

Au Collège de France. — M. Jean Brunhes commencera son cours de géographie humaine le lundi 11 décembre, à 5 heures du soir. Projections en noir et en couleurs.

A l'Institut Catholique de Paris. — Lundi 11 décembre, à 5 h. 1/4, apologetique : *l'Eglise et la Famille*. M. l'abbé Gillet : *les Causes sociales de l'individualisme*. Mardi 12 décembre, à 3 h. 3/4, M. l'abbé Rousselot : *le latin l'église*; à 5 h. 1/4, l'histoire de l'Eglise. M. l'abbé Mourret : *la Lutte pour la liberté d'enseignement*.

A l'École d'Anthropologie. — Lundi 11 décembre, à 5 heures, M. Capitan : *les Origines de l'art*. Mardi 12, à 4 heures, M. Paul-Boncour : *l'Enfance criminelle*; à 5 heures, M. Hervé : *l'Ethnologie et l'ethnographie en France au dix-huitième siècle*.

La révision de la classe 1918

Un arrêté du ministre de la Guerre précise les conditions dans lesquelles auront lieu l'examen des tableaux de recensement et les opérations des conseils de révision pour la classe 1918.

On y lit notamment :

Les jeunes gens de la classe 1918 résidant en Angleterre, en Italie, en Espagne et en Suisse seront convoqués devant le conseil de révision opérant dans le canton français le plus voisin de leur résidence; ils seront indemnisés de leurs frais de déplacement.

Les préfets des départements où les intéressés ont leur domicile auront à prendre les mesures nécessaires de concert avec les préfets des départements frontiers.

Etant donné le court délai réservé aux opérations de la révision, les inscrits résidant dans d'autres pays en Europe ou hors d'Europe seront visités comme précédemment par les soins de nos consuls dont les décisions resteront acquiescées aux intéressés.

Aucun ajourné ne sera convoqué devant les conseils de révision de la classe 1918.

Les engagements pour la durée de la guerre seront suspendus pour les hommes du contingent à partir du 28 décembre 1916.

En règle générale, on devra se reporter, pour la marche des opérations, la visite médicale des inscrits, etc., aux prescriptions de l'arrêté du 9 avril 1915 sur la formation de la classe 1917 en tout ce qu'elles n'ont pas de contraire aux présentes dispositions.

Les présidents des conseils de révision rappelleront fréquemment à ces conseils et aux médecins experts que l'examen des jeunes gens de la classe 1918 doit avoir lieu avec le plus grand soin en raison même de l'âge de ces jeunes gens, dont beaucoup n'ont pas encore atteint le développement physique, seul susceptible d'offrir des garanties de résistance à l'épreuve du service militaire. Une sélection sévère devra donc être faite, comme s'il s'agissait de choisir parmi les jeunes gens examinés des engagés volontaires, lesquels doivent présenter les mêmes conditions d'aptitude physique que les appelés d'âge normal.

Les médecins apporteront une attention particulière à la recherche de tous les signes de vigueur fonctionnelle insuffisante de l'organisme, et s'attacheront spécialement à découvrir les symptômes de tuberculose ou même de simple prédisposition à cette maladie; ils prendront toujours connaissance, pour s'éclairer, des certificats médicaux présentés par les intéressés.

Communiqués

Demain 10 décembre, assemblée générale de l'Œuvre des Pupilles de la Guerre, 3, rue Récamier, à 2 h. 30, sous la présidence d'honneur de M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat.

L'Association d'Aide aux Veuves de Militaires de la Grande Guerre, présidée par le général de Lacroix, fera célébrer mercredi prochain, à 10 heures, en l'église Saint-Augustin, un service solennel de *Requiem* en l'honneur des soldats morts pour la patrie, dont les veuves font partie de l'Association.

Par suite des circonstances, le banquet annuel de la Société des Mussetistes sera remplacé par un dîner intime qui aura lieu lundi prochain, à 7 heures, à la Taverne Grüber, boulevard Saint-Denis, sous la présidence de M. G. Michaut, professeur à la Sorbonne.

La Chambre syndicale française de la Photographie et de ses applications a créé, 7, rue Cadet, un atelier de rééducation professionnelle des mutilés de la guerre, œuvre patriotique impersonnelle qui s'interdit toute opération commerciale.

L'Association pour le Développement de l'Assistance aux Malades mettra au concours le 20 décembre les places d'élevés infirmières professionnelles vacantes à son hôpital-école Edith-Cavell et les bourses réservées de préférence aux veuves et orphelins de la guerre. Renseignements et inscriptions : 64, rue Desnouettes.

Le Bon Théâtre, 32 ter, quai de Passy, donnera demain dimanche une première représentation commençant une série de séances d'hiver, en matinée, les jeudis et dimanches, à 2 h. 30.

L'Association pour l'Amélioration du Logement ouvrier, 92, rue du Moulin-Vert, fait un confiant appel au public en faveur de la vente d'objets utiles qui se fait à ses comptoirs, au bénéfice de l'œuvre.

Pour la vente aux enchères d'objets d'art anciens et modernes préparée en ce moment à Versailles par le Comité des Œuvres départementales de guerre, sur l'initiative du Comité Franco-Belge de Versailles et de Seine-et-Oise, les dons d'argent seront reçus jusqu'au 15 janvier 1917 : à Versailles, à la préfecture (Office départemental de place-

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fêtes à souhaiter : aujourd'hui samedi : Sainte Léocadie; demain : Sainte Valérie.

A 2 heures : Vente de charité au profit des éprouvés de la guerre français et arméniens (103, avenue des Champs-Élysées). — Vente de charité au bénéfice de l'Œuvre des hôpitaux militaires (15, place Vendôme). — Vente de charité de l'Union des Femmes de France (ministère des Travaux publics).

A 3 heures : Festival César Franck, au profit des orphelins de la guerre (45, rue La-Boétie).

A 4 heures : Thé au profit de l'œuvre l'Aide aux aveugles (10, place Vendôme).

INFORMATIONS

Parmi les nominations à l'Officiel nous relevons celle de M. Maurice Binder, promu chef d'escadron.

Bien que libéré de toute obligation militaire, le capitaine Binder, député de Paris, est parti dès la mobilisation au front où, pour sa belle conduite dans les opérations du nord, il a reçu la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre.

Le président de la République vient de conférer la médaille d'or des épidémies à Mme Duryea, présidente d'un comité américain qui, depuis plus de deux ans, n'a cessé de prêter son assistance aux victimes de la guerre.

BIENFAISANCE

L'œuvre nationale de protection en faveur des femmes et des enfants victimes de la guerre organise un deuxième festival César Franck, qui sera donné aujourd'hui, en matinée, à 3 heures. Cette œuvre, placée sous le patronage de S. A. R. Mme la duchesse de Vendôme, de S. Exc. l'ambassadeur des États-Unis et de Mme Sharp, du ministre de la Justice belge et de Mme Carton de Wiart, du ministre de Serbie et de Mme Vesnitch, de la princesse Dimitri Soutzo et d'un grand nombre de notabilités dit corps diplomatique, des arts et des lettres, soutient actuellement seize cents mères de famille et plus de deux mille huit cents orphelins français, belges et serbes.

M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé militaire, accompagné de M. Bergeron, son chef de cabinet, s'est rendu hier au siège social de l'œuvre pour les hôpitaux militaires, 1, rue de Presbourg, que dirige la marquise de Noailles.

Il y a été reçu par la présidente de l'œuvre, ainsi que par quelques membres du comité directeur : la marquise de Pomeroy, la duchesse de Clermont-Tonnerre, la comtesse Roederer, la princesse Soutzo et M. Henry Soulié, délégué de l'œuvre au ministère de la Guerre.

Le ministre a été heureux à cette occasion de témoigner sa sympathie à une organisation qui rend de si précieux services.

NAISSANCES

Mme Jacques de Fraville a mis au monde un fils : Hubert.

DEUILS

Morts pour la France :

GUY MOREAU, lieutenant au 7^e chasseurs alpins. — ANDRÉ TREMONT, aviateur, pilote breveté observateur, à l'escadrille C-43, ingénieur des arts et manufactures.

Nous apprenons la mort de M. Houdas, professeur honoraire à l'École des langues orientales, professeur à l'École des sciences politiques, chevalier de la Légion d'honneur.

De M. Adolphe Franck-Modèle, directeur de la Banque internationale, beau-père de Alfred Madoux, directeur de *L'Étoile belge*, décédé à Bruxelles.

De Mme Théophile Schuler, décédée à Neufchâtel. Elle était la veuve de l'artiste célèbre dont les dessins ont beaucoup contribué, sous le second Empire, à faire connaître et aimer les paysages, types et mœurs de la vieille Alsace.

De M. Adrien Lucet, professeur à l'école vétérinaire d'Alfort, membre de l'Académie de médecine, chevalier de la Légion d'honneur.

De M. Paul-Hazard, ancien avocat général, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats près la Cour d'appel de Bourges, président d'honneur de la Société de géographie du Cher.

De M. Henri-Roland Gosselin, officier de cavalerie en retraite, décédé à Bagnères-de-Bigorre.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

LES SPORTS

Un monument à Pégoud. — Les Dauphinois ont, au lendemain de la mort de leur compatriote Pégoud, décidé d'élever à sa mémoire un monument. La souscription va être close. Le comité adresse aux admirateurs de l'aviation, de ses « as » et de ses héros, un dernier appel, pour que le monument soit digne de l'héroïsme qu'il perpétuera.

BOXE

Poules mensuelles de boxe anglaise. — Les prochaines poules mensuelles de boxe anglaise, ouvertes à tous les amateurs, se disputeront à l'école de boxe Maingnet, 52, boulevard Haussmann, le dimanche 31 décembre, à 2 heures de l'après-midi. Les engagements sont reçus, dès à présent, aux deux écoles de boxe Maingnet, 31, rue Greuze, et 52, boulevard Haussmann.

La Bourse de Paris

DU 8 DECEMBRE 1916

Bien que les transactions aient été des plus calmes, la séance d'aujourd'hui n'en a pas moins témoigné de grande résistance. Les cours ont oscillé aux environs de leur niveau de la veille, les offres qui pesaient assez lourdement ces temps derniers sur le marché ayant été absorbées en grande partie. Nos rentes se retrouvent, le 3 0/0 à 61.10, le 5 0/0 à 88. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure néchit de 102 à 101.80; Russes irrégulièrement tenus. Peu ou pas de changement dans le groupe des sociétés de crédit.

Amélioration aux grands Chemins français, du Nord à 1.265, de l'Orléans à 1.022, tandis que le P.-L.-M. s'alourdit à 970, l'Ouest à 675.

Quelques réalisations en Chemins espagnols ramènent le Nord-Espagne à 427.50, le Saragosse à 422.

Rio 1.775 au lieu de 1.780.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.79; Suisse, 145 1/2; Amsterdam, 238; Pétrograd, 171; New-York, 583 1/2; Italie, 85 1/2; Barcelone, 619.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 152 1/2; Cuivre liv. 3 mois, 143 1/2; étain comptant, 186 12/16; étain liv. 3 mois, 188 1/2; zinc comptant, 58; argent, l'once



24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES
du Mercredi et du Samedi
TARIF AU MOT

En cas de doute ou de contestation, le compte des mots s'effectue d'après les règlements de l'Administration des Postes pour les dépêches télégraphiques.

Demandes d'Emploi, Gens de Maison, Leçons :
0 fr. 20 le mot.

Alimentation, Animaux Divers, Appartements meublés, Automobiles, Cabinets d'affaires, Chevaux, Voitures, Harnais, Chiens, Fleurs et Plantes, Locations, Occasions, Offres d'Emploi, Pensions de famille :
0 fr. 25 le mot.

Achat et Vente de Propriétés, Capitaux, Cours et Institutions, Divers, Fonds de Commerce, Hôtels, Villégiatures, Hygiène et toutes rubriques non spécifiées :
0 fr. 30 le mot.

En aucun cas, EXCELSIOR ne se charge de recevoir ni de réexpédier les réponses aux « Petites Annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI 0.20 le mot

Dame veuve, instruite, demande situation secrétaire, dame compagnie près dame ou mutilé guerre. — Ecrire : Maurice, 26, rue de Lisbonne.

OFFRES D'EMPLOI 0.25 le mot

HUILES, Savons. Représentants demandés. Ecrire : Malet-Delmas, Salon (Bouch.-du-Rhône).

SUCCESSIONS 0.30 le mot

TESTAMENTS PARTAGES AVOCAT-SPECIALISTE, 4, square Maubeuge.

LEÇONS 0.20 le mot

Langues vivantes, Mathématiques, par correspondance. Rémi, 17, rue Jean-Goujon.

COURS, INSTITUTIONS 0.30 le mot

LEÇONS pratiques de sténo, dactylo, comptabilité, commerce, langues, etc. — ECOLE PIGIER, 53, rue de Rivoli, boulevard Poissonnière, 19, et rue de Rennes, 147.

APPARTEM. MEUBLÉS 0.25 le mot

Neully, près porte Maillot. Pour dames ou ménages distingués, chambre meublée. Pension facultative. S'adresser : NORMAND, 12, rue La-Boétie.

PENSIONS DE FAMILLE 0.25 le mot

JUAN-LES-PINS (Alpes-Maritimes). Edouard Lecocq. Vie de famille. Journée : 6 francs.

FLEURS ET PLANTES 0.25 le mot

PANIERES fleurs. Edouard LECOCQ, propriétaire Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes).

ALIMENTATION 0.25 le mot

Œufs du jour pour malades. Livraisons quotidiennes dans Paris, 2 fr. 80 douzaine. NICOLAS, aviculteur, Jouarre (Seine-et-Marne), 9^e année.

OCCASIONS 0.25 le mot

Demandez à GIGALIA, 8, rue Condé, Paris (6^e), quatrième série cartes-sonnets de la guerre illustrées par

Lucien Jonas, Laronze, Faubourg de Mirmont, Gueldry, Deully, Aimé Perret, Mazeline, Marc Leclerc, Herman, textes du poète soldat André Sorliac ; la pochette des dix cartes, 1 fr. 25 franco.

GARDE-MEUBLES de l'Est, 63, faubourg Poissonnière. Belle chambre de luxe citronnier et acajou, salon, salle à manger, lit cuivre et tous objets mobiliers. Grand bureau, écrit debout, 2 faces, 4 places, état neuf. Déménagements, transports.

CHIENS 0.25 le mot

Élevage important merveilleux loulous nains, minuscules, issus champions, toutes nuances blancs, n-nesse, petites rares, très primés étrangers, nombreux chiots. LONGEON, Lisieux.

Policiers, Fox, Boules, Loublous. — Chenil National, 6, impasse Sureauux, Saint-Maurice (Seine).

CHEVAUX, VOITURES 0.25 le mot

15 chevaux plein service à vendre avec ou sans harnais. Camionnage, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé.

12 chevaux, 2 juments à vendre avec ou sans harnais. Camionnage, 9, avenue Herbillon, Saint-Mandé.

GRAPHOLOGIE 0.30 le mot

Graphologie, tout par l'écriture. MARIA TERESA, 1 bis, rue Bleue, Paris (Métro Cadet).

VILLEGIATURES

SUR LA COTE D'AZUR

AGAY Centre des excursions de l'Estérel. HOTEL DES ROCHES ROUGES. Tous confort. Parc splendide dominant la rade. — Notice illustrée.

BEAULIEU-SUR-MER MEYER'S VICTORIA HOTEL. Le vrai home des familles. Plein Midi. Jardin, terrasses.

BEAULIEU Entre Nice et Monte-Carlo, bord de mer. Gd HOTEL SUISSE. Sit. 1^{er} ord. Gd parc. Chauff. c. Tennis. Garage. Excell. cuis. P. dep. 10 fr.

CAP-FERRAT LE GRAND-HOTEL. Meilleur confort. Magnifique situation entre Nice et Monte-Carlo. — Pour renseignements, écr. : LÉON FERRAS, Saint-Jean-Cap-Ferrat (Alp.-Marit.)



CANNES
HOTEL BEAU-SITE
250 chambres. Eau courante. 100 salles de bains. Magnifique hall. Parc séculaire. Célèbre tennis. Demandez brochure.



CANNES **GRAND HOTEL CALIFORNIEN**
Reconstruit en 1913 avec tout le confort. Situation élevée. Service auto gratuit avec centre de la ville.



GRASSE
Hôtel-Pension BEAUSOLEIL
Grand jardin Chauffage central. Appartements complets. Pension : 9, 40 fr., etc.

MENTON **HOTEL DES ANGLAIS**
150 chambres. 40 salles de bains. Bord de mer. — Prix réduits. — CHABASSIÈRE, propriétaire.

MENTON **ROYAL WESTMINSTER**
Le plus moderne. Sur la Promenade. Grand jardin, plein Midi. — Prix modérés.

MONTE-CARLO **HOTEL BRISTOL-MAJESTIC**
Bd de la Condamine. En face la Mer. 2 minutes du Casino.

MONTE-CARLO (BEAUSOLEIL, terr. franç^e)
HOTEL SUISSE. Confort moderne. Prix modérés. Arrangements pr familles et Régime.

NICE-RIVIERA-PALACE
CIMIEZ



Séjour idéal
Parc de 30.000 mèt.
Service d'autobus gratuit entre l'Hôtel et le Casino

NICE **ALEXANDRA-HOTEL**
Boulevard Dubouchage. — Situation unique. Centre de la Ville. — Grand jardin. — Dernier confort.

NICE **GRAND HOTEL DES EMPEREURS**
Centre. Premier ordre. Dernier confort. Plein Midi. Chauffage central.

NICE **HOTEL DU PRINCE DE GALLES**. Tout confort. Plein midi. Grand jardin. — Cuisine soignée. Arrangements pr familles. — ROUQUET et ARDISON, prop. franç.

NICE = **HOTEL DE LUXEMBOURG** = Ouvert toute l'année. — Promenade des Anglais. **HOTEL DES ETRANGERS**. Prix réduits. Même propriétaire.

NICE **GRAND HOTEL O'CONNOR**
Sur jardins. — Recommandé aux familles. Ouv. toute l'année.



NICE
HOTEL RUHL
ET DES ANGLAIS
La plus belle situation
Tout le confort moderne

NICE **HOTEL WEST-END**
Promenade des Anglais. Confort moderne. Arrang. pr séjour.

NICE **L'OFFICE DE LA COTE D'AZUR**, 2, av. des Phocéens, renseigne sur tout pour tout séjour, timbres pour réponse. Publicité générale sous toutes les formes. Editeur de la COTE D'AZUR, mondaine, liste des hivernants. Les abonnements à Excelsior peuvent y être souscrits.

SUR LA COTE VERMEILLE
VERNET-LES-BAINS (Pyrén.-Orient.) Station hivernale. Climat doux sec. Eaux sulfureuses. **HOTEL PORTUGAL** ouvert. Grand confort. Villas à louer. — SÉNÈGRE, directeur.

EXCELSIOR SUR LE FRONT

Nous rappelons à nos lecteurs que tout nouvel abonné d'EXCELSIOR ou tout abonné renouvelant pour un an sa souscription ou s'engageant à la renouveler pour un an à son expiration a droit à « l'envoi gracieux, pendant trois mois », de nos collections hebdomadaires à un combattant du front.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 9 DÉCEMBRE 1916
42

Pour le roi de Prusse!

ROMAN VECU

PAR

Georges MALDAGUE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE II

Perraud ébaucha un geste qui signifiait :
— Nous n'y pouvons rien!
Le frisson qui lui allait jusqu'au cœur le reprit quand elle dit :
— Vous avez gardé ici le linge et le pantalon ?
— Le pantalon, les bottes, les chaussettes... La chemise a été coupée, à l'échancrure de la manche et à l'épaule, quand on a réduit la fracture... mais on l'a gardée.
— Montrez-moi cela.
— C'est dans la petite lingerie, je n'ai pas les clés : Mademoiselle vous les donnera quand elle sera là.
Elle hésita, parut réfléchir, puis brusquement :
— C'est vous, ou le curé de Donchery, qui l'avez découvert ?
— Ce n'est ni moi ni le curé de Donchery... c'est mon chien... Voilà pourquoi la brave bête se faufile, toutes les fois qu'elle peut, près de son lit...

Copyright 1916 by Georges Maldague.
Tous droits de reproduction, traduction, adaptation réservés.

Vous vous étonniez qu'il soit souvent dans cette chambre... Oui, toutes les fois qu'il le peut, je le répète !

— Ce n'est pourtant pas un chien de guerre, pour signaler les blessés...

— Il n'y a pas besoin d'être un chien de guerre pour ça, mon Stop ?... Il pleurait si lamentablement que nous avons rebroussé chemin jusqu'au fossé vers lequel nous ne pensions guère aller.

— C'était du côté de la Meuse, ou du canal ?

— Non... à la lisière du bois... Il y en a eu aussi qui sont tombés là...

— Le massacre fut surtout vers la Meuse... Le pauvre curé n'aurait point vu brûler Donchery si nos troupes ne s'étaient pas trouvées exaspérées par les perles qu'elles subirent là...

— Et les six autres villages, incendiés... maison par maison ?... Est-ce que, vraiment, les Allemands croyaient que nous les laisserions bien tranquillement passer ?

Mme de Litteulf éluda une réponse en poursuivant ses réflexions sur le vieux prêtre :

— C'est un héros... Nous lui rendons tous hommage... Est-il vrai qu'il soit parti le soir même de la destruction du bourg, à la lueur des maisons, de son église, de son presbytère qui brûlaient, à la recherche des blessés, traversant la Meuse sur des poutres branlantes, et sur chaque rive, le long du canal, dans les masures en ruines, prodiguant les consolations, les encouragements, assistant les mourants quand il ne pouvait porter secours ?...

— Certainement, c'est vrai...

— Avec lui, quelques hommes de bonne volonté méritent les mêmes éloges : vous en étiez...

— Personne ne mérite d'éloges, et l'on froisserait M. le curé le premier si on lui répétait ce que vous dites... quoique pour lui, vu son âge, c'est rudement beau ce qu'il a fait... Mais quand on a bon pied, bon œil, comme moi, ça ne compte pas...

L'infirmière-major regardait sur le lit son

Elle prononça, paraissant plus attentive qu'elle n'avait encore été dans son examen de la figure jeune, très pâle, où les cils semblaient ombrer les joues :

— Alors, c'est votre chien qui vous a appelé ?... Il hurlait près du fossé ?...

— Oui.

— Une fameuse bête dont il faut perpétuer la race...

— Il n'y a pas une femelle qui le vaille dans le pays.

— Nous en avons chez nous... Berger allemand, berger ardennais, quel croisement !... Je sais des officiers qui vous en donneraient une belle somme.

— Ni pour or, ni pour argent... Je tiens à ma bête !

— Mais, est-ce qu'il vous a fait découvrir plusieurs blessés de cette façon-là ?

— Ma foi ! à plus d'une reprise, il nous a appelés ! On ne pouvait malheureusement être partout... Celui-là, nous l'avions cru mort... Sans monsieur le curé, qui l'a palpé et repalpé, nous l'aurions laissé sur place.

— Je ne dis pas que vous auriez aussi bien fait, seulement c'est lent, la guérison... et je crains que, en fin de compte, il ne soit perdu, cérébralement... Amnésie, démence... ce garçon aura de la peine à se ressaisir...

Si fixe que fût son regard, la rouille aux yeux verts ne surprit point le tressaillement — du reste imperceptible — des paupières qui voilaient les yeux bruns.

L'épreuve, si c'en était une, ne donnait point de résultat.

Ce sera peut-être un bien, pauvre petit ! fit Perraud d'un air convaincu. Il vaut mieux être mort que d'avoir perdu la raison.

— En tout cas, la guerre est finie pour lui... Il reviendra d'Allemagne...

C'est Merveilleux

Les bienfaits du "Wincarnis" sont immédiats et la santé qu'il crée est si durable. En voici la raison : Wincarnis est un Tonique, un Fortifiant, un Créateur de Sang et une nourriture des nerfs — tout en un seul. Donc c'est une véritable nécessité pour tous ceux qui sont faibles, anémiques, nerveux, abattus. Parce que dans ces conditions Wincarnis vous donne une nouvelle force, un nouveau sang, une nouvelle vigueur nerveuse et une nouvelle vitalité. Et vous obtenez ce quadruple profit à chaque verre que vous prenez. C'est une raison pour laquelle plus de 10.000 docteurs recommandent le Wincarnis. Une autre raison c'est que le Wincarnis ne contient pas de drogues comme certains autres toniques. Donc Wincarnis peut être pris sans aucune crainte et peut être donné au plus faible des malades sans créer une dangereuse réaction.

"Wincarnis" est la vraie — la seule chose — dont vous avez besoin si vous êtes Faibles, Anémiques, Nerveux, Abattus — si vous êtes un martyr de la digestion — si vous ne pouvez pas dormir — si vous essayez vainement de regagner la santé après une fatigante maladie ou si vous souffrez de la terrible faiblesse qui suit la grippe, Wincarnis vous donnera une nouvelle santé, une nouvelle force, un nouveau sang, une nouvelle vigueur nerveuse et une nouvelle vie — sûrement et promptement. Ne croyez-vous pas que vous devriez essayer le Wincarnis ?

"Wincarnis" est merveilleux après la Grippe parce que Wincarnis chasse la fatigue que cette maladie laisse derrière elle et la remplace par un flot de nouvelle force et de nouvelle vitalité. Tous les pharmaciens vendent le "Wincarnis". Voulez-vous en essayer juste une bouteille ?

Pour assainir la bouche,
Raffermer les dents déchaussées,
Calmer les gencives douloureuses,
le **Coaltar Saponiné Le Beuf**
est un produit de premier choix.

Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

SAVON TRICAP

SANS RIVAL

POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

LA BEAUTÉ DU TEINT

s'obtient par le fonctionnement normal de l'appareil digestif.

Un Grain de Vals
tous les 2 ou 3 jours
au repas du soir. C'est
le favori des belles.

SOLDE DE FOURRURES

A la Manufacture de Fourrures, 127, Bd Sébastopol, Solde annuel avec grand rabais, Vêtements, Collets, Cravates, Manchons, etc. Ouvert dimanches et fêtes



Chermann.

Le géant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris — Volunard.

LOUVRE
Pendant tout le Mois de Décembre
JOUETS
ÉTRENNES



BÉBÉ tête incassable, entièrement articulé.

Hauteur 0m50.

9 fr.

La fermeture des Magasins ayant lieu à 18 heures et les expéditions en province étant exposées à subir des retards, nous engageons vivement notre clientèle à nous adresser, dès maintenant, leurs commandes pour la période de Décembre et à venir faire leurs achats de préférence dans la matinée

part, j'aimerais autant être mort, aussi, que prisonnier.

— Sa mère ne dira peut-être pas cela plus tard... au moment du retour.

La comtesse Litteulf considérait sans cesse, fixement, le blessé.

Le tressaillement des paupières revenait, un peu plus marqué...

Si elle le saisit, sans doute il ne lui parut pas anormal.

Elle tourna le lit, vint tâter le pouls, posa sa main sur le front.

— Plus de température... dépression énorme toujours... Il faut refaire du sang... Ce sera long, malgré la jeunesse et une constitution qui devait être celle d'un colosse.

Elle fit, pour la seconde fois, mine de partir.

Et, de nouveau, elle revint sur ses pas.

— Croyez-vous que Mlle de Saint-Priet soit longtemps sans rentrer ? interrogea-t-elle.

— Je ne pense pas ; voilà plus de deux heures qu'elle est partie... Elle devrait même être de retour.

Perraud regarda du côté de la fenêtre.

— Je lui avais bien conseillé, à mademoiselle, de prendre son manteau de caoutchouc... Il ne manquerait que ça, qu'elle attrape du mal... Voilà qu'il bruine, et sérieusement... Le brouillard était remonté, ce matin.

— J'ai envie de l'attendre...

— Vous avez quelque chose de particulier à lui dire ?... Je ferais bien la commission.

— Rien, si ce n'est que je m'installe dès demain à la Marfée, pour quelque temps du moins.

— Ma foi ! elle le verra bien !

— Oui, mon brave, elle le verra bien... C'est simplement une mesure de politesse... Je ne veux plus qu'entre elle et moi il y ait un froissement quelconque... Après la guerre, quoi qu'elle en pense aujourd'hui, nous ferons la paix.

— Ah ! pour ça, excusez de l'expression et n'allez pas vous formaliser : vous pouvez vous fouiller !

La comtesse ne parut pas entendre ; elle s'écria, tournée, elle, vers l'autre fenêtre :

— La voilà !

Du sentier étroit, mais bien tracé, un de ceux qui menaient le plus directement vers la vallée, une cycliste sortait.

— On croirait qu'elle est revenue par Bazeilles, exclama Perraud.

Et, avec un geste mécontent :

— Elle n'a pas mis sa pèlerine !

La jeune fille sautait déjà de sa bécane, qu'elle accotait au mur de la cuisine ; le petit Davignon en sortait immédiatement pour la rentrer dans la remise.

Quelques secondes, et Ghislaine ouvrait la porte vivement, quoiqu'on sentit une précaution.

On pouvait parler dans la chambre du blessé ; les médecins — français ou allemands — avaient à cet égard une opinion commune : c'est que les paroles prononcées autour de lui, sans lui être adressées, sans lui causer par conséquent la fatigue d'une concentration cérébrale, si le sentiment lui venait d'y répondre, étaient susceptibles, quelles qu'elles fussent, de renouer dans son cerveau le fil flottant, ou même rompu, de la pensée.

Ce qu'il fallait éviter, c'était tout choc violent.

Et Ghislaine ouvrait cette porte, que depuis six semaines elle avait si souvent et sous le coup de tant d'impressions différentes, poussée et refermée.

Mouillée de la pluie qui tombait, mais en sueur, le sang au visage, elle jeta sourdement trois exclamations :

— Ah ! Les lâches !... Les infâmes !... Les misérables !...

— Mademoiselle, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a eu ?

— Les lâches ! Perraud, les lâches !

Elle vit seulement l'infirmière-major, debout devant la fenêtre et tournée vers elle.

Tout le sang de son visage s'en retira.

Elle articula, ses grands yeux d'acier attachés sur elle, les mêmes mots :

— Les lâches !... Les infâmes !... Les misérables !...

Et l'autre, froidement :

— Vous avez eu tort de descendre aujourd'hui à Sedan, Mademoiselle de Saint-Priet.

Puis, avant qu'une autre parole fût sortie de la bouche blême :

— Représailles !... C'est de bonne guerre... La France envoie nos prisonniers dans ses colonies... elle met des Allemands sous la garde des hommes de couleur... Nous prenons parmi les civils ceux qu'il nous plaît de prendre et nous les envoyons simplement en Allemagne.

— Vous n'avez pas attendu cela pour pousser comme un bétail vers votre pays de malédiction des gens irresponsables... Ah ! soyez-en sûre, elle tournera contre vous, cette guerre... les barbares n'auront pas raison sur les civilisés... elle sera la défaite, comme elle est la honte de votre race !

— Mademoiselle de Saint-Priet, articula l'infirmière du même ton froid, vous avez eu tort de descendre aujourd'hui à Sedan.

Cette fois, elle marcha vers la porte pour en passer le seuil sans se retourner.

Les yeux d'acier, les grands yeux pleins d'éclairs la suivirent jusqu'à ce que la porte se fût refermée.

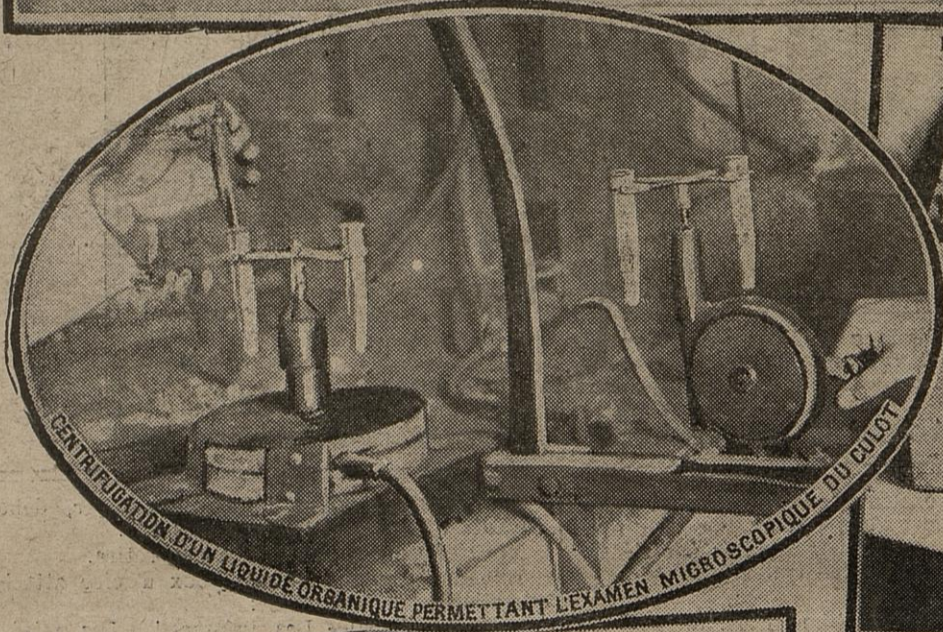
Et la jeune fille saisit les deux mains de Perraud, l'attira avec une force étrange à l'extrémité de la pièce.

(A suivre.)

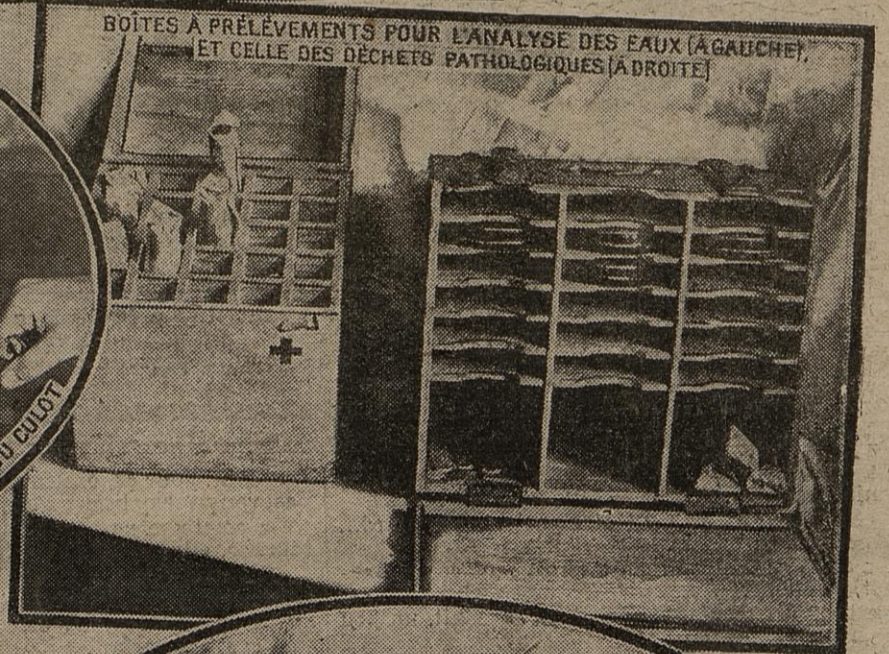
NOS BACTÉRIOLOGISTES SUR LE FRONT



LA PRISE DE SANG SUR UN MALADE SUSPECT DE FIEVRE PARATYPHOÏDE A SEULE FIN DE RÉALISER UN SÉRO-DIAGNOSTIC



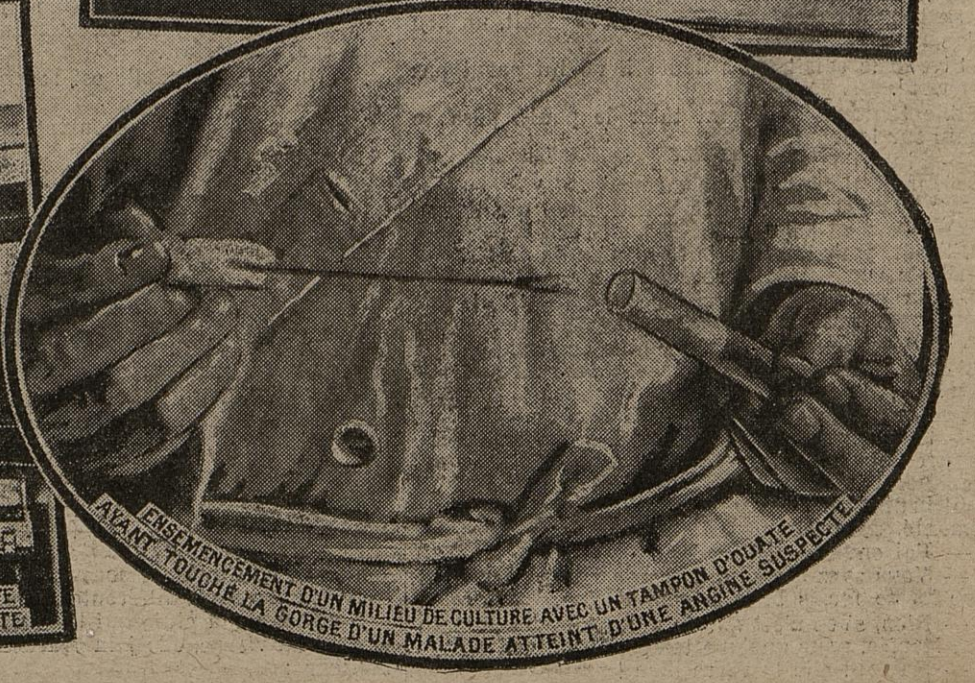
GENTRIFUGATION D'UN LIQUIDE ORGANIQUE PERMETTANT L'EXAMEN MICROSCOPIQUE DU COLLOT



BOÎTES A PRÉLÈVEMENTS POUR L'ANALYSE DES EAUX (À GAUCHE) ET CELLE DES DÉCHETS PATHOLOGIQUES (À DROITE)



LES ÉTUVES... ON VOIT SUR LE CÔTÉ LA LAMPE QUI LES CHAUFFE ET LE MÉCANISME QUI EN ASSURE LA TEMPÉRATURE CONSTATE



ENSEMENCEMENT D'UN MILIEU DE CULTURE AVEC UN TAMPON D'OJATE AYANT TOUCHÉ LA GORGE D'UN MALADE ATTEINT D'UNE ANGINE SUSPECTE

A mesure que les engins de destruction se perfectionnaient, la science médicale cherchait, de son côté, à utiliser les ressources les plus efficaces de son arsenal thérapeutique ; les laboratoires de bactériologie qui ont été créés dans la zone des armées comptent